

Ciné-

AUJOURD'HUI
20 PAGES

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 16. — 21 NOVEMBRE 1941.

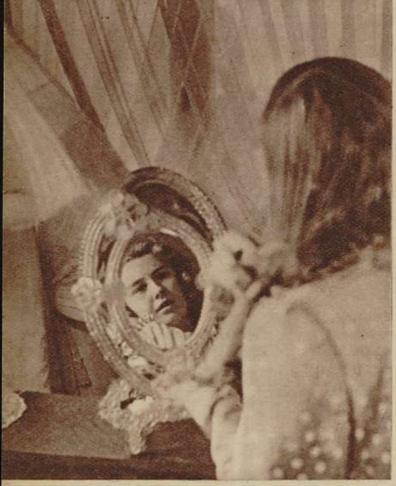
4^F

MICHELINE PRESLE dont
le jeu si nuancé fait écho dans
l'âme de chaque jeune fille...

(Photo Piaz.)



Une journée commencée... Pour Juliette Faber, ce ne peut être... qu'un jour heureux ! D'abord les fleurs à renouveler... Téléphonons vite !



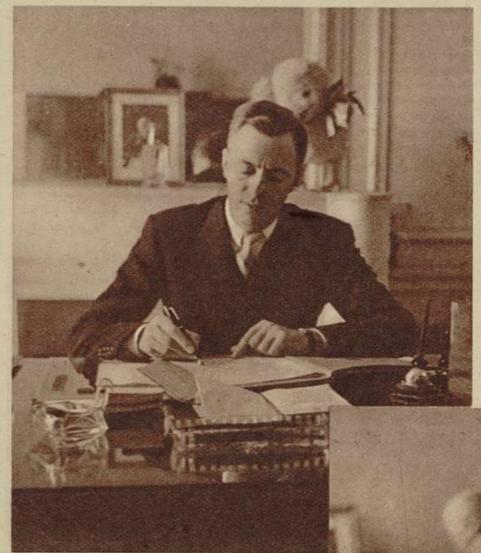
Quelle tête ai-je ce matin ? Trop dormi... Non, petite Juliette, vous voilà fraîche après une nuit de beaux rêves légers...



... Mais oui, les jeunes filles modernes aiment encore le piano... un peu de musique avant de regarder mes photos, tant de souvenirs, déjà.



Instantanés... instantané



EN PETITE TENUE
Charles Trenet continue à suivre la France la caravane du cirque des Frères Bouglione. Il s'arrête dans chaque ville et fait son tour de chant sous le chapiteau. Ce qui lui vaut un franc succès et la ruée des « Charlotrenetistes » vers la porte de sa roulotte, fidèlement gardée par son jeune secrétaire.
— Laissez-nous entrer, supplient au secrétaire-gardien une dizaine d'admiratrices. La semaine dernière, à Orléans.
Excédé, le secrétaire-portier leur dit :
— Entrez si vous voulez ; mais je vous préviens, il est entrain de se déshabiller, ne soyez pas choquées si vous le voyez tout nu.
— Oh ! non ! s'écrièrent les jeunes filles en reculant, si notre chanteur allait nous désenchanter !

L'acte capital : la signature des bons d'achat. Les demandes sont passées à l'Inquisition avant d'arriver sur la table directoriale.
M. Ploquin, attentif, appose la signature suprême. Demain, le metteur en scène s'écriera : « Les bons sont là, au travail ! Mais pour l'essence, le directeur est intraitable : nos belles vedettes prendront le métro, comme tout le monde ».

Dans son bureau du Comité du Film, le Directeur, M. Raoul Ploquin, assiéé par mille demandes tient courtoisement tête aux Producteurs et aux Metteurs en scène.

— Allô ! Comme vous êtes sévère, mon cher !
— Dans l'intérêt du Cinéma, répond le Directeur, il faut que tous nos artistes vivent.
— Allô ! Monsieur Carné ? Oui, ça marche. Ne vous désolez pas. Vous aurez vos bons à temps.



(Photos N. de Margoli.)

Sur le balcon : deux minutes de détente après des heures d'étude et de discussion. L'avenue des Champs-Élysées est bien agréable. Mais ça ne marche pas aujourd'hui. Les soucis ne veulent point passer. Allons ! Faisons toujours quelques profondes inspirations... Et l'optimisme reviendra...



UN GOSSE QUI A DU CHIEN
Le charme d'Edwige Feuillère est indéniable. Personne ne saurait rester insensible devant tant de grâce et de gentillesse. Pourtant, l'autre jour au studio, un bébé de quatre ans qui dans une scène avec elle, devait sourire gentiment en l'appelant : « Maman », gardait un air grognon. En vain, Maurice Tourneur essaya ses plus charmantes grimaces. Rien n'y fit. Aussi Edwige Feuillère déclara : « Il y a trop de monde autour de lui, ça l'effraie. Laissez-moi un peu seule avec lui. Je vais imiter les aboiements d'un chien, ça réussit toujours. »
Elle l'emmena dans sa loge, mais au bout de quelques minutes, des hurlements terribles firent accourir l'habilleuse qui aperçut le malheureux bébé réfugié derrière un fauteuil et criant :
— Dadame pas bobo... pas mordre.
Edwige Feuillère en rit encore.

L'UNION FAIT LA FORCE
Micheline Francey s'est mariée... elle aussi, après tant d'autres...
— Coup de foudre ou désespoir ? Amour ou sagesse ?... lui a demandé un intime... indiscret.
— Micheline a répondu, catégorique et décidée :
— Courage ! Tu ne sais donc pas que l'union fait la force,
Bonne chance, Micheline.

Chausseurs Sachez Chausser...



...a dit, à son bottier, la toute charmante Yvette Lebon ! Que choisissons-nous ? Ces souliers à grosse semelle, vernis et un tantinet originaux... J'aurais l'air trop « swing ».



Ces souliers de style ? Non, ça fait trop grande star... ou ceux-ci : classique, confortable, j'aurais l'air d'une petite fille. Ça ne me déplaît pas.



Hauts talons, un brin de fantaisie, mais de la simplicité quand même et surtout de l'élégance... Que pensez-vous de ceux-ci ? Je les prendrais volontiers.



Photo N. de Margoli.

PANORAMIQUES

sur le



par JEANDER

AVANT le temps actuel, nous avons laissé le cinéma évoluer en n'importe quelles mains », a dit notre rédacteur en chef, Pierre Heuzé.
« Le cinéma français doit être constructif », a écrit ici même M. Raoul Ploquin, directeur du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique, et le docteur Diederich a rappelé récemment aux producteurs français qu'ils avaient, avant tout, « le devoir de réaliser des films de qualité ».
Ces trois propositions appellent, à notre avis, un développement et, au besoin, un débat dont les cinéastes français ne peuvent que tirer profit.
Ils nous verront, en tout cas, toujours prêts à accueillir leurs suggestions, même si elles sont en contradiction avec celles que nous leur soumettrons ici.

Le cinéma français s'est perdu dans d'innombrables calculs avant de sombrer dans d'inraisonnables spéculations.
Partis de données exactes, nous avons abouti à des opérations fausses.
Il s'agit de les refaire justes.
Oui, nous avons laissé le cinéma évoluer dans n'importe quelles mains.
N'importe quelles mains sales et crochues ont pu saisir et tenir pendant des années cette extraordinaire invention qui, au lieu de bouleverser notre siècle, s'est attachée à l'abrutir.
C'est à cause de ces mains-là que le cinéma a mal tourné...
On nous permettra cependant de souligner que ces mains n'étaient pas toutes juives et que nous avons eu d'assez beaux échantillons de fripouilles dûment baptisées qui ont tripoté assez longtemps des caméras pour y laisser des empreintes digitales dignes d'être relevées par la Préfecture de Police.
Il serait pour le moins naïf de croire que l'interdiction faite aux juifs de s'intéresser dorénavant à la chose cinématographique amène automatiquement en France une floraison de chefs-d'œuvre de l'écran.

Il ne faut pas que, dans le cinéma comme dans d'autres domaines où le fait a été constaté à différentes reprises, nous assistions à une « revanche de médiocres », trop heureux de s'emparer des places vacantes et de s'y cramponner à leur tour.
Il ne s'agit pas de remplacer des aveugles trop astucieux par des borgnes imbéciles, mais par des gens qui voient clair des deux yeux, qui ont une tête solide et bien construite.
Il s'agit surtout de travailler pour bâtir quelque chose de neuf, quelque chose de sain, quelque chose de grand.
On ne peut pas demander quelque chose de neuf à des gens qui ne sont pas tailleurs, mais fripiers de leur métier ; on ne peut pas demander quelque chose de sain à des gens dont la pourriture est l'élément naturel ; on ne peut pas demander quelque chose de grand à des gens qui ne savent travailler qu'à leur échelle, qui n'a jamais dépassé la hauteur d'un décroître.

Et ce sont ceux-là, naturellement, qui vous prennent à part aujourd'hui pour vous dire que l'art est impossible dans les conditions présentes, que le climat n'est pas favorable à l'éclosion des purs chefs-d'œuvre dont ils rêvent et que la censure actuelle paralyse les meilleures initiatives.

Toutes ces « bonnes raisons » sont autant d'excuses destinées à masquer l'indigence de ces esprits.
Pour eux, évidemment, l'art est impossible, puisqu'il leur a toujours échappé.
Et s'ils voient, comme ils disent, leurs chefs-d'œuvre en rêve, il ne peut s'agir que de cauchemars...
Quant à la censure, nous osons prétendre qu'elle n'a jamais empêché personne d'être intelligent.
La censure n'offre jamais d'obstacle assez haut qu'un esprit élevé ne puisse franchir.
Mais elle est insupportable, en effet, pour des esprits vulgaires et bas qui demeurent enfermés dans le cercle étroit de leur pauvre imagination.
Sans doute, la censure a souvent des raisons que la raison ne connaît pas ; elle est parfois déconcertante et parfois maldroite, mais elle est utile aujourd'hui, dans ce sens qu'elle stimule les talents réels dont nous avons besoin.
La censure n'est pas une école pour primaires.
Ni une école pour secondaires.
C'est une haute école.

Le réalisateur adroit et intelligent qui nous donnera aujourd'hui une œuvre supérieure malgré les difficultés du moment, c'est-à-dire malgré les difficultés pratiques et malgré la censure, sera vraiment un nouveau cinéaste français.
Il aura mérité son diplôme.

« Le cinéma français doit être constructif », a écrit ici même M. Raoul Ploquin, directeur du Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique.
Il doit l'être tant au point de vue commercial qu'artistique.
Au point de vue commercial une constatation s'impose : le marché cinématographique actuel ouvre à nos producteurs des possibilités inespérées.
On peut mesurer l'importance de la place qu'avait prise en France le film « made in U. S. A. » en jetant un coup d'œil sur les programmes des salles de Paris qui, se fournissant jadis à Hollywood, en sont venues, après l'armistice, à passer tous les vieux films français qui leur tombaient sous la main.
Pendant près d'un an, en zone occupée, un grand nombre de salles s'adonnèrent, faute de mieux, à une manière de rétrospective du cinéma parlant français.
On sait le succès remporté par les premiers films qui sortirent de nos studios. Ils furent aussi loués par la critique... que par les directeurs de salles, avides de nouveautés.

Commerciallement, le cinéma devient, aujourd'hui, une excellente affaire, puisque l'amortissement d'un film n'est plus, comme hier, une hypothèse, mais bien une certitude.
En effet, si notre production le mérite, elle peut facilement se faire une clientèle européenne, la clientèle française lui étant déjà acquise.

Mais pour obtenir ce résultat, notre cinéma doit d'abord être construit du point de vue artistique.
Là aussi on peut se rendre compte de l'importance que le cinéma américain avait su prendre en France, non seulement sur les écrans, mais dans nos esprits.
Trop de cinéastes français considèrent encore aujourd'hui que le film américain est le « patron » indispensable à la confection de toute œuvre cinématographique.
Ils ne voient, ils ne voient, ils ne voient que par le cinéma américain.

Ils souffrent d'être privés de ce patron à un point tel qu'on les voit se prendre la tête à deux mains, quand ils ont une difficulté à surmonter, pour essayer de se rappeler la manière dont M. Paramount, M. Goldwyn Mayer ou M. R. K. O. Pictures avaient bien pu la tourner.
Interrogez-les, c'est tout juste s'ils ne vous diront pas que l'absence actuelle de films américains en France est une catastrophe.
Or c'est une chance.
C'est une chance unique pour eux de pouvoir enfin créer quelque chose d'original, de personnel et de vivant.
Quelque chose qui ne soit pas une copie, souvent malhabile, du cinéma américain.
Quelque chose de français.
Privé de son livre de recettes, un cuisinier digne de ce nom saura bien nous inventer un plat nouveau de sa composition.
Privé du cinéaste américain, le cinéaste français, digne de ce nom, se doit de nous créer une nouvelle école française.
Notre cinéma doit être construit.

Que le cinéma américain ait produit des chefs-d'œuvre, ce n'est pas contestable.
Mais on oublie trop que l'Europe a été la première à en produire. On oublie que nous avons été imités les premiers avant et après la guerre 1914-1918, que le cinéma allemand, le cinéma français, le cinéma italien, le cinéma suédois et le cinéma danois ont servi, eux aussi, de patron et de livre de recettes à Hollywood.

Est-ce que nous allons continuer longtemps à nous servir de produits manufacturés étrangers bientôt hors d'usage au lieu de rechercher nos matières premières sur place ?
Serons-nous assez crétins pour laisser inexploité la mine que nous avons découverte autrefois sans chercher à retrouver notre veine ?
Vous savez bien pourtant, messieurs les cinéastes français, que c'est Hollywood qui vous a empêchés de l'exploiter, cette mine.
Vous savez bien que le cinéma américain s'est attaché pendant des années à débaucher nos ingénieurs dès qu'ils s'affirmaient dangereux, c'est-à-dire dès que leur talent s'était affirmé.
Vous savez combien de metteurs en scène, de scénaristes et d'acteurs sont partis pour l'Amérique qui les payait grassement, le plus souvent à ne rien faire.
Car elle avait peur de nous, peur de notre talent, peur de la concurrence.

Elle ne craignait rien tant que de nous voir reprendre l'exploitation de cette mine dont elle connaît la richesse mieux que vous.
Et vous regretterez le cinéma américain, messieurs les cinéastes français ? Votre mine vous fait peur ? Vous n'êtes pas sûrs de retrouver votre veine ?
Vous craignez l'obscurité ? les éboulements ? un coup de grisou ?
Si vous craignez l'obscurité, éclairez votre lanterne...
Si vous craignez les éboulements dans les vieilles galeries, creusez-en de nouvelles.
Quant au grisou, rassurez-vous, il n'y en a pas.
Il n'y a pas de grisou dans votre mine.
Car c'est une mine d'or...

III
A l'exception de quelques-uns — et ils sont rares — les producteurs français ont pris l'habitude de confier à ce qu'il est convenu d'appeler des scénaristes le soin de rédiger une histoire qu'ils imposeront ensuite à un metteur en scène de bonne volonté.
Nous ne ferons pas ici de scénaristes, mais il nous apparaît clairement qu'il n'y a pas un scénariste français sur dix qui ait une valeur réelle.
Presque toujours, le scénariste en question est un raté de la littérature, ou un raté du théâtre, quand ce n'est pas un raté du journalisme.

Le scénariste est un monsieur à histoires.
Il en fait beaucoup plus qu'il n'en écrit.
Mais il les raconte avec une telle volubilité et une telle abondance de gestes qu'il arrive à faire illusion.
Il remplace son bagage par du bagout.
Esthète à la manque, on peut le voir au café de Flore humer avec volupté le rance relent d'un surréalisme déjà suranné.
Il soupire après Prévert, qui était bien le seul de la bande à avoir quelque chose dans le ventre, mais qui avait la manie de se faire contempler le nombril par ses disciples.
Prévert est sur la Côte d'Azur où il a dû se constituer une nouvelle cour, laissant au café de Flore un lot de veuves éplorées qui essaient de refaire leur vie sans lui.
Et ce sont ces gens-là qui font nos scénarios...

(A suivre.)

EMIL JANNINGS

déclare :

“La meilleure école du Cinéma est le Théâtre”

Même après vingt-cinq années d'activité cinématographique, j'hésite à formuler quelques remarques théoriques sur le septième art. Car le cinéma est un art jeune, il faut beaucoup et continuellement apprendre. Le film que je tourne est celui que je préfère et celui que je tournerai sera le meilleur.

Cependant, il est quelques principes généraux que j'ai pu recueillir. Le cinéma n'est plus une improvisation. C'est un art exigeant qui demande à l'acteur, au réalisateur, à l'artiste, et au technicien, non seulement des efforts ardu, mais surtout une collaboration harmonieuse. Aujourd'hui, le cinéma s'est « stabilisé », c'est-à-dire que l'on a réussi à l'emprisonner dans une formule de production : « scénario », « découpage », « montage », comme dans une formule d'exploitation : « deux heures de projection avec programme supplémentaire ». Et nos futurs cinéastes, comme les acteurs, n'attendent plus que le cinéma vienne les chercher, mais ils tentent d'aller vers lui. Ils veulent apprendre leur métier.

L'ÉCOLE INDISPENSABLE : LE THÉÂTRE

Jusqu'à ce jour, la meilleure école, l'école indispensable, c'est le théâtre. Car le théâtre permet à un acteur d'être personnel. Ce n'est pas l'indépendance, ni l'expérience, ni l'indiscipline, mais la véritable personnalité artistique qui s'y trouve développée. En effet, l'acteur apprend d'abord à obéir. Il apprend à faire, d'un tout petit bout de rôle, un personnage. Puis, au théâtre, il apprend son métier. Le « métier » n'est pas une expression désobligeante. Le « métier » est tout aussi important pour l'acteur que son talent même. Car la technique scénique est indispensable. Il est mille « ficelles » du métier sans lesquelles un acteur même génial, ne pourra produire une forte impression sur le public. Ce « métier » est encore plus nécessaire au cinéma, où le son a ses exigences, et où la caméra agrandit chaque trait du visage démesurément, où rien n'échappe à son œil.

LE FILM MUET

Mais un acteur ou un cinéaste ne doit pas considérer le cinéma uniquement du point de vue théâtral. Le théâtre est une école où il se prépare. Mais là s'arrête son rôle.

Le cinéma est d'abord mimique. Or, la parole tue la mimique. Au théâtre, un acteur peut exprimer des sentiments et obtenir des effets sans que lui-même prenne part à la vie de ses personnages. Mais, au cinéma, cela est impossible. L'objectif découvre étonnamment l'état intérieur de l'acteur. Un acteur virtuose intéressera, mais il laissera froid.

Or, le public doit être ému. Au cinéma, ce que l'acteur ne ressent pas se perd dans le vide.

Voici les deux premières remarques que je fis lors de mes débuts cinématographiques, il y a vingt-cinq ans, débuts pittoresques, puisque l'on m'offrit de faire l'acrobate...

Mon second rôle fut un peu plus humain. Mais, lorsque, pour

la première fois, je me vis sur l'écran, je fus littéralement effrayé, car je ne me reconnus pas. Mais je compris que je devais beaucoup travailler pour m'adapter à cet art naissant.

Au théâtre, j'avais toujours cru qu'il n'y avait pas « d'ismes » dans l'art. Pas de romantisme, pas de naturalisme, etc..., mais j'ai dû admettre que le cinéma en connaissait un, l'Expressionnisme, ce qui est essentiel au cinéma, c'est l'effet optique. Le spectateur regarde avant d'écouter. La parole est un complément.

Une belle pièce filmée devient une pièce médiocre. Prétendre que le cinéma doit imiter ou suivre le théâtre équivaudrait, pour des libraires, à éditer et vendre uniquement le texte des pièces de théâtre. Le cinéma, lorsqu'il adapte une pièce, fait œuvre de divulgateur, mais non œuvre d'art.

MES RÔLES PRÉFÉRÉS

Au cinéma, il n'existe pas, comme au théâtre, de bons et de mauvais rôles. Il n'y a que de bons ou de mauvais acteurs. Mais chacun doit interpréter des rôles qui s'adaptent à sa personnalité.

Si, par exemple, un acteur est particulièrement attiré vers les personnages héroïques, il serait fort incapable d'incarner un déserteur ou un fourvoyé. Certes, il faut posséder la faculté d'assimilation, mais il ne faut pas en abuser.

Ce qui m'attire, c'est la possibilité de vivre un personnage différent et de ressentir de nouvelles sensations. C'est d'être un autre homme tout en restant moi-même. Et cela n'est possible qu'au cinéma, car, au théâtre, on peut, de huit heures à onze heures du soir, être Faust, et puis redevenir la journée durant Mr. Jannings... Mais, au studio, vous pouvez vous concentrer sur vous-même, songer à la même chose, prendre de nouvelles habitudes, vivre et sentir comme vivrait et sentirait votre personnage.

Cela dure un mois, deux mois, et une fois le film terminé, vous demeurez encore quelque temps ce personnage, jusqu'à ce que, lentement, il s'efface. Tous mes personnages subsistent en quelque sorte, vivants en mon subconscient. Et, parfois, je me surprends brusquement en train de penser comme le pauvre professeur amoureux de « Lola de L'Ange bleu ». Ou bien, je me crois encore le roi Frédéric-Guillaume de Prusse !

Les personnages héroïques sont mes préférés. Après Robert Koch, celui du Président Krüger est le plus noble, le plus digne des personnages que j'ai jamais interprétés.

EMIL JANNINGS.

Nous sommes heureux de publier ici, en exclusivité, un remarquable article dans lequel Emil Jannings définit avec autant de clarté que d'intelligence, les caractéristiques d'un art où il est passé maître. Emil Jannings a derrière lui une carrière magnifique. Il a repris sur nos écrans des premiers, Pierre-le-Néron, Othello, Faust, Henri VIII, Danton, Pierre-Grand, il n'est guère de personnage célèbre ou de héros de légende qu'il n'ait alors incarné. Mais il avait, dans le même temps, été le pitoyable Dernier des Hommes, l'amant tourmenté de Variétés, le bouffon et tragique Professeur Unrath de la Lutte Hébraïque et Krüger, plus sobre encore que par le passé, nous le retrouvons aujourd'hui dans la paysan, rusé et plus sûr de soi, de sa force et de son art. Il semble avoir ramassé là tous ses moyens, toutes ses sources qui vont de la bonhomie du héros vaincu, au pathétique d'oublier certaines scènes, celle de l'arrivée de Krüger à la Cour de Victoria, celle du décret de mobilisation et cette image saisissante — la première du rôle — où l'exilé vieillissant, apparaît brusquement dans un éclair de magnésium.

Emil Jannings : un artiste-né, certes, mais aussi un homme qui n'a cessé de travailler, d'observer, et qui, par là, s'est élevé toujours plus haut dans cet art du comédien qui, lorsqu'il atteint à ces cimes, est du domaine des créateurs.

(Photos Archive)

MONA GOYA

un Clown qui s'ignore

J'ai obtenu, de Mona Goya, trois rendez-vous. Le premier, un lundi, après le déjeuner, dans un grand café.

J'y fus.

Mona Goya n'est pas venue. Je lui téléphonai le lendemain; elle s'excusa vivement et me pria de passer chez elle vers trois heures... elle n'était pas là.

Ce qui nous amena (quand je dis nous, c'est une façon de parler!) à prendre un deuxième rendez-vous.

Mais malin, et instruit par mon expérience précédente, je ne m'y rendis plus.

Eh bien, pourtant, me croira qui voudra, nous sommes parvenus à nous rencontrer! Quand elle vint m'ouvrir, ni l'un ni l'autre nous n'en crûmes nos yeux!

— C'est toi! fit-elle avec un rare esprit d'à-propos.

— C'est moi! répondis-je avec non moins de finesse.

Commencée sur des bases aussi classiques la conversation ne devait pas manquer de piquant.

— Tu sais, je suis contente de te voir! Pour une surprise, c'est une surprise! D'autant plus que je pensais à toi récemment... je ne sais plus pourquoi, d'ailleurs...

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de ta visite? Tu noircis toujours du papier?

— J'aimerais tellement avoir une belle interview! Tu sais le genre : « La blonde vedette nous a reçu dans son luxueux appartement. Étendue en toute simplicité sur la peau d'un magnifique tigre du Bengale, elle était vêtue d'un charmant déshabillé en dentelle noire, signé de « Machins sœurs » (ça a cause de la publicité, tu comprends!) et dégustait du caviar rose dans une tasse de porcelaine de Ceylan... » Ça ne serait pas vrai, mais ça serait rudement joli!

Elle dit, bondit, disparaît et revient quinze secondes plus tard, drapée dans un rideau, le front ceint d'un torchon. Le sourcil froncé, la voix enfiévrée le geste grandiloquent, elle déclame :

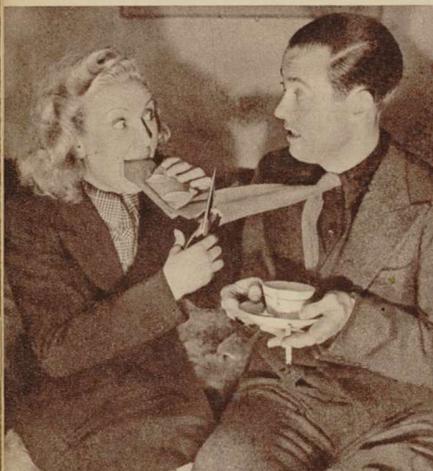
Oui, Prince, je languis, je brûle pour Thésée.

Je l'aime, non point tel que l'ont vu les enfers.

Mais fidèle, mais fier, et même un peu farouche...

— Bravo! Une petite remarque seulement : ça ne rime pas, tu as dû sauter quelques vers...

— Ça se pourrait bien! Et c'est même ce qui est embêtant



Recette : un morceau de pain, un ami (avec cravate, naturellement!)... délicieux !
Le cow-boy des temps héroïques.



BUSTE
Madame est prête : voilette, gants fourrure, sac...



dans la tragédie : il faut avoir de la mémoire. Et je n'en ai pas!

Puis elle joue pour moi l'Américaine excentrique et un peu « imbibée » qui a pris l'habitude de sortir de chez elle par la cheminée : la prima donna originale qui se fait la voix, vers trois heures du matin ; la brute au cœur tendre, le cow-boy des temps héroïques des balbutiements du septième art américain...

Assis par terre, j'avoue que je ne m'ennuie pas; elle non plus.

Et puis, j'ai toujours eu un faible pour les clowns.

Et Mona Goya est un clown.

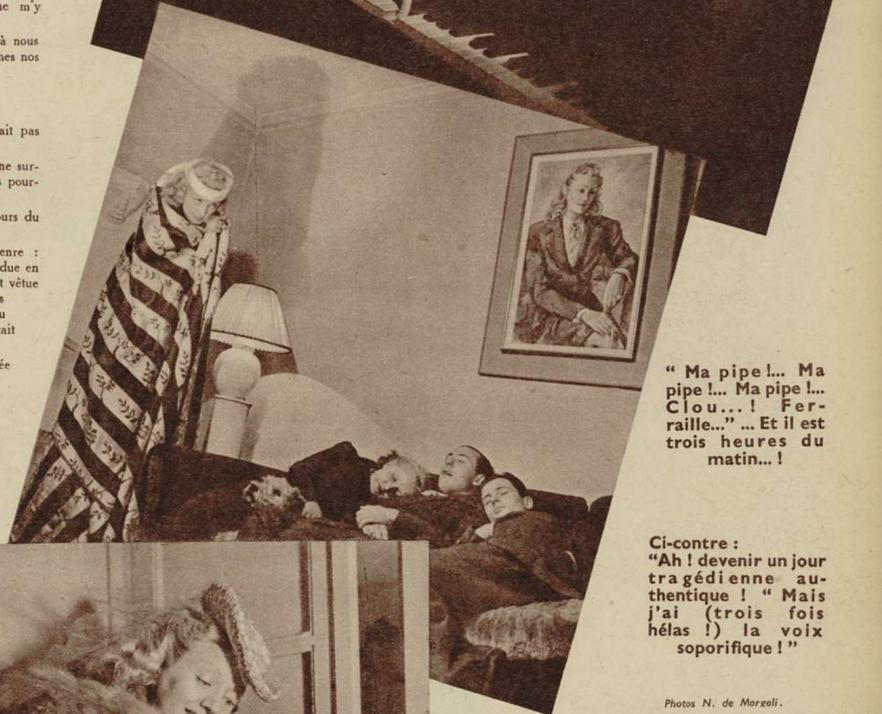
Un clown qui s'ignore. Ce qui n'est pas grave.

Mais qu'on ignore. Et ce l'est plus. C'est si rare, la fantaisie!

JEAN GUIGO.



“Ma pipe!... Ma pipe!... Ma pipe!... Clou...! Ferraille...” ... Et il est trois heures du matin...!



Ci-contre : “Ah! devenir un jour tragédienne authentique! “Mais j'ai (trois fois hélas!) la voix soporifique!”

Photos N. de Morzelli.



PIED
Un petit oublié : la jupe...

La Vie merveilleuse de Mireille Balin

par Jean-Charles REYNAUD

On a beau n'être pas attiré par le cinéma, on ne fait pas facilement grise mine à un contrat qui vous tombe ainsi du ciel, surtout lorsque ce contrat, par la vertu d'un producteur munitique, représente tant d'argent, que ce n'est plus seulement de l'argent de poche, ou, alors, de l'argent de poche pour des jours et des jours.

Et puis, il n'était pas question de faire interminablement la queue, comme les pauvres filles qu'elle avait accoutumées d'évoquer, pour obtenir ou, même, ne pas obtenir des cachets de figuration. Elle, on lui avait demandé de venir et elle n'avait eu qu'à se présenter pour être agréée. Par surcroît, il ne s'agissait pas de figuration, mais d'un rôle, d'un vrai rôle, celui de la tendre Maria, nièce de Don Quichotte qu'incarnerait Chaliapine. Débuter au côté du grand Chaliapine et sous la direction de Pabst ! Quelle circonstance merveilleuse !

Mireille éclatait non pas d'orgueil — ce n'était pas dans sa nature — mais de joie et de reconnaissance envers le sort dont elle réalisait enfin le prodigieux bienfait à son endroit.

C'était en 1934. Elle avait dix-neuf ans.

Pour l'époque, cela constituait, en effet, des débuts remarquables. On n'avait pas encore inventé les vedettes improvisées, les étoiles de 16 ou 17 ans et, à l'encontre de Corinne Luchaire, d'Annie Vernay, de Gaby Sylvia et de plusieurs autres, avec lesquelles je ne cherche point, d'ailleurs, à établir ici de comparaison, Mireille Balin eut à passer par la patiente école de la préparation et du métier dont ne sauraient se dispenser les dons naturels les plus certains.

Elle comprit qu'il lui fallait aussitôt travailler, apprendre les rudiments de la carrière nouvelle qui s'ouvrait à elle, se perfectionner, se préparer consciencieusement au grand rôle qui lui pourrait échoir un jour. On ne devient jamais facilement un artiste complet, qu'on soit fille de gens du « bâtiment », d'intellectuels, jeune fille du monde ou mannequin.

Mireille prit donc des leçons de diction, de chant, d'équitation. Elle se soumit de façon totale à l'enseignement de son premier metteur en scène dont elle avait la chance insigne que ce fût un homme de valeur et de l'envergure de Pabst. Elle y gagna d'y tenir fort honorablement sa petite place auprès de l'incomparable Chaliapine, de se détacher autant qu'il était nécessaire de l'ombre dense qu'il projetait autour

Que regarde Mireille avec tant de gravité ?

de lui, et elle eut la modestie et l'intelligence d'attribuer à son metteur en scène, par des déclarations répétées, le mérite de ses naissantes qualités.

Fût-ce récompense de sa volonté de travail et de son effacement de débutante, mais le sort continua de lui être favorable. Cela n'est pas si fréquent au cinéma, où, contre toute logique, on voit des carrières s'arrêter définitivement après des coups d'essai remarquables, voire brillants et, même, des acteurs rester de longs mois sans engagement au lendemain d'un succès considérable.

Mireille Balin eut la nouvelle et double chance qu'on lui offrit un rôle dans un second film. Ainsi l'heureuse impulsion donnée par Pabst ne risquait pas d'être combattue par un engagement entaché de médiocrité.

Sans aucun doute, la jeune artiste ne tira que bénéfices de ce second film, mais peut-être cette influence se serait-elle mieux exercée encore si l'on eût confié à Mireille l'interprétation d'un personnage qui lui convint.

Le film était une adaptation de la pièce fameuse d'Edouard Bourdet, *Le Sexe faible*, et Mireille y devait personnifier une petite créature pleurnicheuse, qui, selon elle, n'était pas comparable avec sa nature et heurtait ses possibilités. Probablement, avait-elle raison car le metteur en scène s'ingéniait à soutenir son jeu d'exhortations multiples.

— Rentre davantage la tête dans les épaules, lui disait-il... Personne ne croira que tu as du chagrin sans ça... Allons, encore, toujours... Là, maintenant, tu peux sangloter, ça va...

— J'ai l'impression, déclarait l'artiste, que je ne suis pas une femme pour jouer des choses comme ça... D'abord, physiquement, je suis trop grande et je n'évoque pas la petite fille malheureuse... Ensuite, je suis gaie et je me sens un tempérament de fantaisie...

Quoi qu'il en soit, malgré les efforts de son metteur en scène, et le non-conformisme de son interprète, je ne cache point que *Le Sexe faible* ait valu à Mireille Balin une presse mauvaise.

Les deux films qu'elle eut à jouer par la

suite durent la satisfaire, elle qui avait assuré de sentir un tempérament de fantaisiste... car, de la fantaisie, ils ne se firent point faute de lui en réclamer, surtout le second.

Le premier s'intitulait : *Vive la classe*, et si ce titre sous-entend assez de gaieté débridée, on conviendra que celui du deuxième — à savoir *On a trouvé une femme nue*, — n'est pas sans suggérer un comique de note pétillante et capiteuse.

A vrai dire, si *On a trouvé une femme nue* comportait de la fantaisie et de la fantaisie grosse jusqu'aux situations vaudevillesques, Mireille s'efforça d'y conserver une mesure de qualité, et la presse se plut à noter que « dans les scènes de pur vaudeville, elle mettait son personnage sur le plan humain à cause de sa simplicité et de son naturel ».

— Vous comprenez, expliqua l'artiste, j'avais pour partenaire Saturnin Fabre et, comme ce grand comique, si personnel, a pour caractéristique d'appuyer sur l'effet, d'une manière irrésistible d'ailleurs, il fallait bien que, par une sorte de contrepoids, je joue « rentré » et le plus naturellement possible.

Mais dans *On a trouvé une femme nue*, la fantaisie drôlatique ne se borna pas au film lui-même : elle s'étendit jusqu'aux coulisses. La femme nue, c'était Mireille Balin, et il était indispensable qu'elle le fût authentiquement. Ainsi l'exigeait le scénario qui ne permettait ni truquage, ni compromis. C'était à prendre ou à laisser.

— Ma foi, je prends ! s'était écriée, avec son esprit sainement sportif, Mireille, qui ne voulait pas négliger les atouts dans une carrière brillamment commencée et qui pouvait s'autoriser à incarner les filles sans voile avec l'absence de vergogne qui est l'apanage de la vénusté consciente, sinon orgueilleuse.

On devine déjà ce qui se produisit. Les collaborateurs masculins de la production, informés, comme par hasard, des jours où leur camarade devait interpréter ses scènes de nudité, inventèrent tous les prétextes pour se trouver, ces jours-là, au studio, même lorsque rien

ne les y réclamait. Ce fut un débordement de témoignages d'intérêt à la cause artistique du film. Ce fut un envahissement du plateau que parvint seule à endiguer l'autorité vigilante du metteur en scène, Léo Jaonnan, qui dut, impitoyablement, chasser les curieux de ce temple d'un art qui risquait de ne plus demeurer très catholique.

Mireille Balin fut la première à en rire et ne se plaignit que du froid que le eut à endurer en tant que déesse dévêtue.

Après *On a trouvé une femme nue*, elle s'accorda la détente d'une croisière au Portugal, en Espagne et au Maroc. Déjà, avant le film, elle avait visité l'Égypte et les îles de la Méditerranée, cédant ainsi à l'invite de l'un des luxes qu'elle goûte le plus au monde, les voyages, et que le cinéma, jadis absent de ses soucis, lui permettait aujourd'hui, où il avait fait de l'ancien petit mannequin une étoile grandissant chaque jour dans son ciel.

Le film qu'elle interpréta ensuite fut *Si j'étais le patron*, aux côtés de deux grands artistes : Fernand Gravey et Max Dearly.

Elle eut à s'y montrer sous un jour nouveau. Après avoir tour à tour joué un rôle d'œuvre classique, celui d'une petite fille du peuple, ayant pour frère un contremaitre d'usine, et tombant amoureuse d'un inventeur plein d'avenir.

Cette diversité dans son travail assouplit son talent en formation, en enrichit les moyens. Elle fut charmante et vraie dans cette incarnation nouvelle et ne pâlit jamais auprès de ses partenaires fameux. Mais, naturellement, lorsqu'on lui parla de sa création, avec sa modestie habituelle, elle ne sut qu'invoquer leur influence bienfaisante et profonde et, toujours équitable et reconnaissante envers celui qui avait dirigé son jeu, ne manqua pas de faire l'éloge de son metteur en scène, Richard Pottier.

— On ne dira jamais assez, déclara-t-elle, les qualités de Richard Pottier... Avec lui, travailler est un enchantement et toutes ses indications sont précieuses.

Marie des Angoisses, représenta encore, pour Mireille Balin, une nouveauté d'interprétation. C'était l'adaptation à l'écran du roman célèbre de Marcel Prévost, et ceux qui ne l'ont pas lu sont amplement éclairés, par le titre, de la sorte d'héroïne qui l'inspire et que l'artiste eut à composer.

Il s'agit, évidemment, de la vie tragique d'une femme, et Mireille Balin, qui avait assuré, à propos du *Sexe faible*, qu'elle ne possédait point un tempérament propre à traduire les rôles de douleur, avait précisément à incarner là un personnage voué profondément à la souffrance.

Mireille Balin s'ignorait. Il y a, d'ailleurs, toujours des sources de souffrance plus ou moins cachées dans un cœur féminin, et c'est au metteur en scène de tenir la baguette de sourcier lorsqu'il s'agit d'en découvrir le point et d'en provoquer le jaillissement.

Ainsi, Mireille, avec cette production dernière, avait une fois de plus élargi ses possibilités artistiques, fortifié son talent en gestation. Elle était en mesure, maintenant, d'affronter les rôles de grande classe. On sut heureusement le comprendre et on lui en fournit les moyens.

Dans *Pépé le Moko*, pour la première fois Mireille Balin donna l'impression de ressourcer insoupçonnées, de disposer d'une nature authentiquement douée pour l'écran. Elle joua comme une artiste de qualité véritable et qui se réalise enfin.

Il reste entendu que c'était là l'aboutissement de son travail antérieur, le fruit des indications de ses metteurs en scène précédents, mais il n'en est pas moins vrai qu'une main malhabile eût risqué d'abîmer ce fruit en le détachant, et qu'un homme, singulièrement averti, était indispensable pour ne point y inscrire des marques détériorantes et pour ne point y laisser s'en égarer la substance.

Avec *Pépé le Moko*, dans le rôle de Gaby, elle a inauguré la série des femmes entretenues

Le profil de Mireille... Joliesse et charme.

de grand luxe, quelque peu aventurières et ayant conservé, au profond d'elles-mêmes, le cœur tendre de leurs humbles débuts, qu'elle a campées depuis avec un égal bonheur, mettant sur l'écran l'agrément de son élégante et jolie silhouette ainsi que le charme de son fin visage où une certaine originalité des traits compose comme une légère énigme.

Cueule d'Amour, le film que Mireille Balin interpréta ensuite, doit son nom à ce que le héros de l'histoire est un soldat qui fait tourner la tête de toutes les femmes de sa garnison.

Mais voici que survient une Parisienne, jolie femme et aventurière, qui n'échappe pas à la loi conquérante instituée par le soldat don Juan. Pas pour longtemps, d'ailleurs. La Parisienne n'a pas accoutumé de s'attacher durablement à un homme, et c'est elle qui finit par être la meneuse du jeu amoureux. Casanova se transforme en Roméo et souffre, tandis que sa belle se gausse de lui et le jeu s'achemine progressivement vers le drame final.

On a deviné que la jolie femme aventurière était interprétée par Mireille Balin. N'était-elle pas toute désignée pour ce rôle, après *Pépé le Moko* ? Elle y connut semblablement un succès vif et justifié, et elle se plut à en composer le caractère tout féminin, c'est-à-dire complexe, inattendu et souvent contradictoire.

Elle s'est exprimée ainsi à son sujet : — Je n'admets pas les personnages tout d'une pièce. La meilleure des femmes peut avoir ses instants de faiblesse, et la pire dissimuler des vertus réelles. Rien n'a pu me faire plus de plaisir après *Cueule d'Amour*, que de recevoir des lettres de spectateurs me disant en conclusion : « Au fond, cette aventurière était plutôt victime de son destin que foncièrement vertueuse. »

Après d'un journaliste qui l'interrogeait un jour, Mireille Balin ne s'est pas cachée d'être sentimentale.

(A suivre.)

Mireille sourit à son nouveau destin de vedette.

RESUME. — Tout d'abord modeste pour photographe, Mireille Balin est devenue mannequin pour se faire de l'argent de poche et passe ainsi ses premières années de jeunesse. Malgré les compliments flatteurs dont elle est souvent l'objet, elle ne semble pas croire à sa beauté...

Car elle était authentique, évidente, charmante, cette beauté.

— Pourquoi n'essayez-vous pas de faire du cinéma ? lui demandait-on souvent.

Cela la faisait éclater de rire et elle répliquait :

— Parce que je n'ai aucune chance de réussir... Il y a tant de femmes plus jolies que moi ! Et tant aussi que travaille ce démon du jour et qui envahissent les studios !... Tout le monde veut faire du cinéma : la fille de votre concierge, la blanchisseuse du coin, l'arpète, la petite main, la vendeuse, la dactylo, les femmes de théâtre et de music-hall... Il n'y a pas de place pour moi et je ne me soucie pas d'aller faire la queue pendant des heures et des jours pour obtenir ou, même, ne pas obtenir quelques cachets de figuration... Et puis, à vrai dire, le cinéma ne m'attire pas même comme spectatrice...

L'extraordinaire, le surprenant, le presque incroyable, c'est qu'elle exprimait là, strictement, sa pensée. A une époque où le cinéma fait flamber tant de convoitises féminines en raison de ce qu'il paraît représenter à la fois toutes les satisfactions des ambitions de la femme : la gloire, l'argent, le luxe, la possibilité d'éclipser ses rivales ou ses semblables, un moyen de séduction centuplé, un auxiliaire de la coquetterie non pareil, une sorte de miroir universel la reflétant de façon innombrable et en mille lieux en même temps. A une époque où, de fait, il n'est guère de grande dame ou de boniche que n'ait au moins traversée la tentation de l'écran ou qui n'ait emporté dans son sommeil l'image d'un jeune premier de studio, le petit mannequin Mireille ne se souciait pas plus du septième art que de son premier défilé devant les clientes. Sans doute, même moins encore.

Elle ne lisait pas les revues spécialisées, riches en potins, en indiscrétions et en premiers plans suggestifs. Elle ne savait ni les goûts ni les aventures de quiconque des jeunes premiers. Les photographies ne régnaient point sur sa chambre. Elle allait jusqu'à préférer nettement



Dès ses débuts, elle est destinée aux rôles de séductrice.

au cinéma, comme spectacle, le théâtre et le music-hall.

Elle constituait véritablement un cas...

Mais le cinéma doit être comme notre ombre et comme la femme à propos desquelles le proverbe arabe dit que, si nous les poursuivons, elles nous fuient, et que, si nous les fuions, elles nous poursuivent.

Mireille ne fuyait pas positivement le cinéma, mais il lui était assez indifférent pour que ce fût lui qui fit les premiers pas. Un jour, à Paris, elle rencontra, au cours d'un dîner, le metteur en scène Jean de Limur, et ce dernier, frappé par le visage et par la silhouette de la jeune fille, ne se borna pas à lui suggérer l'idée de la carrière cinématographique, mais l'assura qu'il s'occuperait d'elle.

Puis les jours passèrent et, l'époque des vacances venue, Mireille partit pour Cannes, ayant peut-être déjà oublié sa conversation avec de Limur.

C'est qu'elle ignorait à quel point elle avait intéressé le cinéaste. Celui-ci en parla à Pabst qui préparait son *Don Quichotte*.

Si bien que Mireille, alors qu'elle s'y attendait le moins, reçut à Cannes un télégramme la priant de se rendre à Nice. Là, Pabst ratifia le jugement de Limur de la façon la plus absolue, puisque, sur la simple vue de la jeune fille, sans la soumettre au moindre bout d'essai, il lui fit établir, séance tenante, un contrat d'engagement.



Comme il est difficile de se bien maquiller !

Derrière les barbelés

ou les Aventures d'un prisonnier dans les Studios allemands

Résumé. — Après avoir retrouvé au Stalag VII A, quelques camarades des studios parisiens et des Champs-Élysées, notre collaborateur part travailler en Kommando, à Munich. Il retrouve, en cette ville, l'artiste producteur Harry Piel, qui tourne un film d'aventures.

Et c'est ainsi que nous travaillons avec lui durant un mois, les uns comme machinistes ou électriciens, les autres comme menuisiers ou peintres. Ce furent de vraies vacances lorsque nous allâmes avec la camionnette en ville pour y chercher des meubles, nous pûmes admirer Munich qui fourmille de beautés artistiques. Notre travail dans le petit studio de fortune où nous élevâmes plusieurs décors n'avait rien de bien terrible. Les machinistes et les électriciens allemands avec qui nous étions se montrèrent vis-à-vis de nous comme de bons camarades.

Panique au Zoo, ainsi s'appelait le film, avait comme interprète outre Harry Piel, Dorothea Wick, que nous vîmes dans *Jeunes Filles en uniforme*, Walter Jansen qui tourna dans plusieurs versions françaises de la U. F. A., et Charlotte Daudert qui, revenant de Paris, nous donne des nouvelles toutes fraîches de la capitale.

Mais ce qui fit l'originalité du film, ce fut que les extérieurs et beaucoup de scènes principales devaient être tournés au jardin zoologique. C'est pourquoi, les intérieurs ayant été arrêtés, nous nous rendîmes durant les trois semaines qui suivirent, au Tierpark Hellabrun qui est le parc d'acclimatation de Munich. Notre travail consistait à préparer le champ des prises de vues, d'adapter le cadre aux exigences du scénario et lors des prises de vues, d'apporter sur place le matériel. C'est ainsi que je peignis en jaune clair les bancs situés dans le pourtour de la ménagerie des singes. Si un jour, allant à Munich vous visitez la maison des singes du Tierpark, n'oubliez pas, si les bancs sont toujours jaunes, que je suis l'auteur de cette symphonie ocre.

Lorsque nous étions libres, nous pûmes visiter les différents pavillons de ce jardin zoologique qui est un des plus réputés d'Europe, et

par GEORGE FRONVAL
ex Kg 33.547, Stalag VII A.



Une originale caricature de George Fronval faite par un compagnon de captivité.

la troupe nous fit signe d'arrêter. Nous obéîmes aussitôt.

— Vous avez raison, dit-il, on va aller chercher un éléphant.

Il s'éloigna et revint cinq minutes plus tard, avec un gardien du parc et, derrière eux, majestueusement, en balançant sa trompe, suivait un magnifique pachyderme à l'allure désinvolte.

On attela Aïda au chariot et hop, partez.

Ce que nous aurions fait en au moins toute la matinée, la brave bête le fit en cinq minutes, tirant sa charge sans effort, comme s'il s'était agi d'un fêtu de paille et en arrachant au passage de grosses touffes d'herbes aux pelouses voisines.

Notre collaborateur en pleine action.

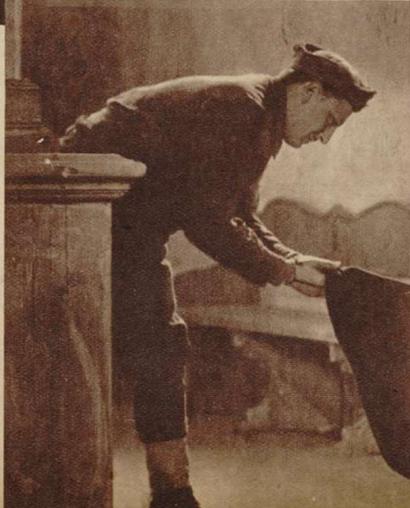
Au cours d'une prise de vues de *Kommandiant*, film que met en scène G. W. Pabst et dans lequel il travaille comme machiniste, George Fronval fait une retouche au costume d'un acteur. A droite on reconnaît la célèbre actrice Kate Dorsch et l'artiste munichois Frédéric Domin.

lorsque, par exemple, nous nous trouvions dans l'aquarium, les visiteurs ne regardaient plus les poissons rares, mais les prisonniers.

AVENTURES AU ZOO

Un jour, on nous chargea de transporter une vasque en ciment qui pesait terriblement lourd. Le petit chariot sur lequel nous l'avions hissée, était tiré avec peine et creusait dans le sable des allées une profonde ornière. Nous avançions lentement, soufflant et suant à grosses gouttes quand, brusquement, alors que nous nous étions arrêtés pour reprendre haleine, je fis la réflexion suivante :

Puisque nous sommes dans un Zoo, pourquoi ne pas aller chercher un éléphant ? J'avais dit cela, comme cela, en l'air, sans y penser sérieusement, quand un des membres de



Harry Piel, le célèbre auteur-acrobate-scénariste-metteur en scène commencera à tourner à Munich *Panique au Zoo*.

Un autre jour, un de mes camarades, qui peignait en blanc une des portes de la cage aux grands singes, s'approcha trop près des grilles. Un gorille gigantesque, qui le regardait opérer, s'approcha sans bruit de lui et, en un clin d'œil, s'empara de son pinceau. Il se mit à barbouiller le plancher, les murs, le plafond de larges traînées blanches. Il s'enduisit le visage de peinture en poussant des cris stridents. Son gardien, alerté, essaya, mais en vain, de lui reprendre son larcin. Patience, gentillesses, menaces, rien n'y fit. On dut prendre une lance d'incendie et le doucher d'importance pour qu'il consentit à le rendre.

Ces petits incidents apportèrent quelques distractions aux vingt exilés que nous étions.

ON PASSE A LA BAVARIA

La vie au Kommando Harry Piel se déroulait comme un véritable enchantement pour les « Kriegsgefangenen ». Quand il y avait un meuble, un accessoire à aller chercher, les volontaires étaient nombreux. C'était l'occasion, en effet, pour aller faire un petit tour en ville et visiter Munich. Les producteurs, d'ailleurs, se montrèrent très bienveillants. Là où trois hommes auraient suffi, une dizaine parlaient. Dans la camionnette, nous montions joyeux, et au passage nous contemplions l'Opéra, la maison Brune, le Deutsche Théâtre, la Pinacothèque, les ponts sur l'Isar, les vieilles maisons avec leurs peintures et leurs colonnades. Lorsque nous ne travaillions pas, nous restions à notre Kommando, qui se trouvait au fond du jardin d'une grande brasserie avec le kiosque à musique entouré de marronniers aux feuilles jaunissantes.

Un jour, une nouvelle nous parvint. Le film de Harry Piel était interrompu et son achèvement était reporté à quelques mois plus tard. Tandis que nous ramènerions du Zoo, le matériel que nous y avions transporté quatre semaines plus tôt, nous nous demandions ce que nous allions devenir : rentrer au Stalag, pour sûr.

Le lendemain, le producteur vint nous faire une bonne surprise. Il avait obtenu de la Bavaria, une firme de production qui avait ses studios de l'autre côté de Munich et qui employait déjà quarante prisonniers français, de nous prendre en supplément. C'était magnifique. Le lundi suivant, un camion vint nous chercher et ce fut sous la première neige que nous arrivâmes à notre nouvelle résidence qui se trouvait en pleine forêt en bordure de l'Isar.

La Bavaria a, à Geiselgasteig, d'importants studios. Ce fut là que furent réalisés plusieurs grands films interprétés par des artistes français, tels que *Le Contrôleur des wagons-lits* et *Les Cens du Voyage*.

Lorsque nous arrivâmes au studio pour être affectés à nos nouvelles fonctions, nous découvrîmes dans le parc les vestiges du fameux décor de la rue du village avec ses boutiques et ses enseignes françaises. Certes, certaines maisons étaient tombées en ruines, mais l'ensemble avait encore belle allure.

Nous fûmes désignés pour tel ou tel service, selon nos compétences. J'avais été peintre avec Harry Piel; à la Bavaria, on jugea que je pouvais très bien faire un constructeur de décors et je fus, avec quelques camarades, incorporé à l'équipe « atelier ». Notre travail, pas trop compliqué, consistait à édifier, sous la direction d'un contremaître, et en compagnie de plusieurs ouvriers civils, un décor représentant la salle monumentale d'un riche château. Le film que l'on tournait avait pour titre *Philtine*.

JE RETROUVE PABST, L'AUTEUR DE "L'OPÉRA DE QUAT'SOUS"

Curieux, selon mon habitude, je questionnai un des ouvriers dans un langage mi-français, mi-allemand, dans lequel je glissai quelques mots d'anglais. Mon interlocuteur me répondit de bonne grâce et j'appris que le film était mis en scène par G.-W. Pabst, par Pabst, que j'avais interviewé en août 1941 pour la dernière fois, lors d'une prise de vues à Joinville de *Jeunes Filles en détresse*. Quelle surprise! Aujourd'hui, me voici machiniste pour un de ses films.

Photos personnelles.

(A suivre.)



Que regardent Jacqueline de Marichalar... son mari et Kapps le metteur en scène.

Une pièce.
Un auteur.
Un metteur en scène.
Un théâtre.
Des interprètes.
Mais pas de titre!

Bientôt, il y aura des affiches dans Paris, des articles dans les journaux, mais sous quel titre ? « Lèvres closes » est l'impassé, « Le secret » ? Jacqueline de Marichalar est anxieuse et modeste. Cette histoire de titre la tracasse. Avoir un enfant qui, sur les fonds baptismaux, n'a pas encore de nom, c'est gênant! Alors ?



C'est au cours d'une conférence à laquelle elle assistait, qu'elle l'a connu et qu'elle l'a aimé. Blanchette Brunoy à l'air de prendre cela très au sérieux.

Elle a bien réuni ses amies, son metteur en scène, ses interprètes, mais sans résultat. Les interprètes se sont mis à répéter la pièce, le metteur en scène a orchestré, les amies ont écouté et le titre n'a pas été trouvé.

Evidemment, il y a plusieurs façons de trouver un titre. On marche dans la rue, et tout d'un coup devant la boutique de la tripièrerie, entre le troisième plateau de gauche et le sergent de ville du coin, ça vous vient. Ou bien, on peut poser une charade.

Mon premier est un explorateur de talent.

Mon second est le fils de l'explorateur (et c'est un mauvais garçon).

Mon troisième est une jeune fille charmante, mais qui complique [la situation].

Car elle aime l'un et part avec l'autre.

Mon quatrième est une maladie terrible, dont l'explorateur se [meurt].

Mon tout est une pièce d'amour.

Jacqueline de Marichalar est inquiète, car, pour le scénario de son prochain film, elle en a trouvé le titre tout de suite : *Vie privée*. C'est un bon titre, plein de qualités, clair, moderne, avec un rien de mystérieux, juste ce qu'il faut pour séduire, pour donner envie de voir, de savoir de qui on nous conte la vie privée. Et puis, ça vous a un petit air historique, pas déplaisant du tout.

Blanchette Brunoy est très contente ; elle va jouer dans *Vie privée* et dans la pièce sans nom. Dans l'une elle est mère, et dans l'autre institutrice. Ça va être bien commode pour élever son enfant.

Comment va-t-elle se documenter ? Se contentera-t-elle de faire appel à ses souvenirs d'enfance ? Espérons alors qu'elle voyait son institutrice comme un ange de douceur et non pas comme un Cerbère. Va-t-elle retourner à l'école, ou bien fera-t-elle l'école à ses enfants ? En attendant, sous les yeux émus et reconnaissants de l'auteur, elle répète à tour de voix, avec Georges Rollin.

Pour Georges Rollin, tout cela est magnifique ; il n'aime qu'une chose dans la vie, composer... et les jeunes gens, pas très gentils, un peu chenapan, ça le connaît... et puis, c'est tout de même un rôle de composition, car il n'est pas chenapan du tout. Il est seulement un peu secret et très prudent.



Pourquoi Georges Rollin est-il au coin comme un petit garçon ?

Quoi qu'il en soit, Jacqueline de Marichalar est très ennuyée. Déjà, des journalistes à l'œil critique, toujours prêts à sourire d'un air supérieur, l'assaillent! et pas de titre à leur donner en pâture. Qu'elle se rassure, ils ont *Vie privée*.

C'en est assez pour leur permettre d'épancher les souhaits, les conseils, les pronostics qu'il est bon de faire quand un nouvel auteur — surtout s'il est une femme — aborde la scène ou l'écran...

Jacqueline de Marichalar ne les écouterait sans doute pas. Elle aura bien raison... Et quand ils seront à court de souffle sur *Vie privée*, elle leur donnera le titre de sa pièce sans leur laisser le temps de reprendre haleine.

M. ROUTIER.

(Photo N. de Margoli.)

Dans la Vie PRIVÉE de Blanchette Brunoy



Que lit donc Blanchette Brunoy si près du radiateur ?

Ils apprennent tous les deux la nouvelle pièce de Jacqueline de Marichalar.



Le fils de l'homme qu'elle aime lui propose de l'emmener avec lui très loin. Va-t-elle accepter, malgré...

Elle a accepté : ils ont eu un enfant.



— Écoute-moi, par pitié !... Il ne veut rien entendre et il s'en va. Éternelle histoire : deux hommes se disputent une femme ; c'est le sujet de la pièce de Jacqueline de Marichalar.

Ce que vous vouliez savoir...

par FRÉDÉRIC STANE

BERNARD LANCRET

1. Etes-vous insupportable quand vous êtes malade ?

— Oh ! pas du tout ! Je suis même vraiment très gentil... Et puis j'adore ça... A condition que ce ne soit pas bien grave, naturellement... Mais une petite grippe qui vous permette de vous laisser dorloter, chouchouter... Les petits cataplasmes, l'heure de la potion, les amis qui vous rendent visite, les fleurs, c'est un vrai rêve... Ainsi, tenez, il y a deux mois, j'étais assez mal fichu, des amis m'ont hébergé et soigné, eh bien ! j'ai passé quatre jours, oh !... quatre jours épatants !

2. Comment avez-vous gagné votre premier argent ?

— Attendez... Le tout premier argent gagné, c'était en 1925, j'avais quatorze ans... oui, c'est bien cela, je dessinais des modèles de chandails pour des revues de tricot, et chaque dessin me rapportait 100 francs !...

3. Aimez-vous les enfants ?

— Si je les aime !... Ils m'attirent et me font peur en même temps... Il y a en eux tant de mystère et tant de pureté... J'espère bien avoir beaucoup d'enfants un jour. En attendant, j'ai quatre neveux et nièces dont je m'occupe beaucoup et qui sont adorables... Chaque fois que je suis avec eux je me sens diminué et, pour tout dire, assez moche ; ils valent tellement mieux que les grandes personnes !... Pourquoi ne restons-nous pas aussi transparents, aussi instinctifs toute notre vie ? Vous ne trouvez pas que ce serait merveilleux ?...

4. Avez-vous déjà écrit des vers ?

— Oui, souvent... J'ai commencé petit garçon et j'ai toujours continué. C'est une envie qui me prend selon mon

troublante, et la dernière expérience qui m'est arrivée vous le prouvera.

« C'était au mois de juin 1940 ; je n'avais aucune nouvelle de mon frère qui se battait quelque part dans l'Est, et naturellement j'imaginai le pire... Avec des copains, nous avons, un soir, fait tourner une table ; j'appris ainsi que mon frère était à Nancy, et que j'aurais pour la première fois une lettre de lui le 23 juillet à 11 heures... Eh bien ! le 23 juillet, à 11 heures, une lettre de mon frère me disait qu'il était prisonnier à Nancy !... Ah ! vous voilà impressionné !... Vous voyez qu'il existe des forces surnaturelles. Et cela me passionne !... »

7. Etes-vous entêté ?

— Oui et non... Peut-être, après tout... Quand j'ai une idée dans la tête et que l'on essaye de m'en faire changer, je cède... en apparence ! Je donne l'impression aux gens qu'ils m'ont convaincu... J'y gagne une paix royale pour faire ce que je veux... Comment ? vous appelez cela de la dissimulation ?... Ce n'est pas gentil... A mon point de vue, c'est éviter de leur faire de la peine... Notez que s'ils me donnent de bons conseils, je les suis... Enfin, parfois... Oh ! et puis, si on parlait d'autre chose ?

8. Quelle expérience vous a coûté le plus cher ?

— Décidément, il est terrible, votre questionnaire... Il y a tant d'expériences que l'on paye si cher et qui vous enrichissent quand même... Pourtant, j'en ai une dont le souvenir ne m'a point quitté... J'avais l'âge de Roméo : dix-sept ans, mais ma Juliette était mère de famille... Quinze années nous séparaient. Encore, s'il n'y avait eu que cette question d'âge... Tout s'opposait à notre amour qui était dévorant... Je vous raconte cela et j'ai l'air d'en rire, mais ce n'est pas vrai, au fond... Cela me bouleverse toujours de songer à ce drame de mon adolescence... « Nous nous aimions comme des fous, mais la situation était inextricable. J'ai fait ce que je croyais être mon devoir... Je suis parti pour éviter à cette femme mariée et mère de deux enfants, une effroyable bêtise... J'ai voulu me tuer, comme toujours à cet âge, en pareil cas... Je me suis cru longtemps inconsolable... et puis je me suis très bien consolé... même assez vite... »

9. Avez-vous déjà refusé un rôle ? Lequel ? Pourquoi ?

— J'en ai refusé des tas... Lesquels ? Il faut vraiment répondre ?... C'est très gênant ce que vous me demandez là... Vous allez me fâcher avec des gens... Tenez, je préfère le gage et voici trois photos pour MM. Kusters, Skora, Mme François.

(Suite page 18.)



Attention ! La table va tourner !



Si j'aime les enfants ? Regardez mes neveux...

Le jeu des "Questions indiscretes" vous l'apprendra

Abonnés..., lisez bien cette rubrique, car vous y gagnerez sans doute...

Connaitre les vedettes de cinéma... Leurs goûts, leurs désirs... Leurs pensées intimes... Leurs secrets...

Derrière un nom prononcé par des millions de bouches, découvrir l'homme et la femme tels qu'ils sont...

Lequel d'entre vous, cher Lecteur, chère Lectrice, ne l'a pas souhaité ? « Ciné-Mondial » réalise votre vœu.

Toutes les questions que vous voudriez poser à vos artistes favoris, il les a posées, tout ce qui vous passionne, il l'a demandé. Tout ce que vous vouliez savoir, il le révèle.

« Ciné-Mondial » a joué pour vous, avec vos vedettes, au « Jeu des questions indiscretes ».

Mais certaines de ces indiscretes questions l'étaient tellement que les artistes ont préféré rester muets.

Mais leur avons alors infligé un gage.

Pour chaque question sans réponse, trois photos dédiées seront envoyées dans la semaine à trois abonnés de « Ciné-Mondial » tirés au sort.

Ainsi, chers Lecteurs, retirez-vous tout le bénéfice de ce jeu...

Aujourd'hui, nous commençons avec Jany Holt et Bernard Lancret.

Et nous continuerons dans les numéros suivants... !

11. Avec qui aimez-vous parler comme à un bébé ?

— A mon chat Microche.

12. Etes-vous impressionnée par des titres de noblesse ?

— Oh ! oui, beaucoup !... Mais seulement les grands noms... Cela me rappelle l'Histoire de France... Je considère toujours un peu comme un miracle qu'il y ait des descendants de ceux qui ont contribué à faire la grandeur d'un pays... Pour moi, les héros ce sont des personnages légendaires ; alors, quand je rencontre l'héritier de ces trésors fabuleux, eh bien, ça les met brusquement à ma portée...

(Suite page 18.)

6. Quelle partie de votre visage nécessite les plus grands soins ?

— Ah ! ne m'en parlez pas ! Ce sont mes joues ! Regardez comme elles sont creuses... Je donnerai n'importe quoi pour avoir de belles joues rondes, genre pomme d'api ! Hélas ! que faire pour leur enlever cette maigreur qui photographie si mal à l'écran ?... Vous ne connaissez pas un moyen ?... Je ne peux pourtant pas me promener avec des prunes dans la bouche ?...

7. Avez-vous une ambition qui ne s'est pas encore réalisée ?

Silence. Jany Holt se bute et préfère le gage. Voici les noms des trois abonnés qui en bénéficient :

MM. Hansen, Dhalluin, Bruncau.

8. Quel est votre point faible ?

— Mon point faible ? c'est justement ma faiblesse... J'abandonne très vite le terrain gagné... J'ai tellement horreur de la discussion... Ce n'est pas que je manque de caractère, ça non... Il paraît même qu'il est difficile !... Mais je suis trop rapidement persuadée de l'inutilité des choses... Toujours cette lassitude à lutter contre les forces mauvaises... La bêtise, la méchanceté des gens me découragent... Je me dis qu'il n'y a rien à faire et c'est une occasion de plus pour moi de me replier encore un peu... Bientôt, je serai toute ratacinée à ce régime ? Non ? Vous ne croyez pas ? Il faut espérer, toujours ? Peut-être bien, vous êtes gentil... Bref, pour en revenir à nos histoires, on obtient beaucoup de moi car je garde très longtemps ma confiance... J'ai la même générosité de sentiments que d'argent, et je donne, je donne, je donne, jusqu'au jour où, enfin persuadée d'être trompée, je me débarrasse d'un seul coup et sauvagement, de ce qui me tourmente... Somme toute, c'est le coup classique du faible...

9. Quels sont les surnoms que l'on vous a donnés dans votre vie ?

— Ils sont gentils ! Piperoni, Zouki, et Zazalone.

10. Quel cancan vous a fait le plus de tort ?

— C'est la réputation de méchanceté que l'on a créée autour de moi... Et, voyez-vous, cela me fait beaucoup de peine, parce que c'est archi-faux, je ne suis pas méchante !... Il est bien gênant, votre petit jeu, parce que c'est difficile de parler de soi avec autant de franchise sans avoir l'air prétentieux... Je me crois très bonne, très généreuse. Je déteste faire de la peine aux gens, décourager un effort. Je sais trop par moi-même combien cela peut faire du mal...

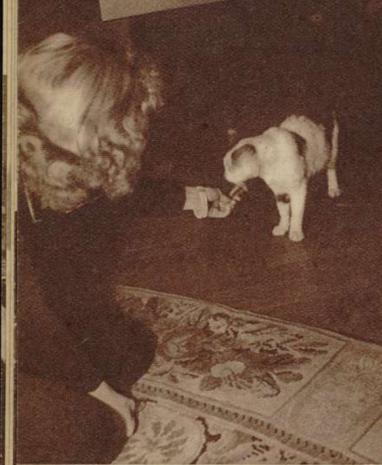
« Seulement, je suis très franche, je ne sais pas dissimuler, et dame, je dis ce que je pense... C'est une chose qui ne se pardonne pas... »

Cent francs ! Ce que j'on trouve dans le sac d'une vedette...

Un livre, un pantalon, Jany Holt est heureuse...



Piperoni, Zazalone, Douschka ? C'est toujours Jany Holt...



Mon meilleur ami, mon chat Microche...

Jany Holt a le plus petit pied de Paris.



JANY HOLT

1. Quelle est votre tenue préférée quand vous êtes chez vous ?

— J'adore le pantalon, c'est si pratique ! Alors, j'en ai toute une collection, mais mon préféré est celui que m'a fait Schiaparelli pour *Marché noir*... Il est étroit, étroit... presque comme un pantalon de cheval... Tenez, c'est celui que je porte... Vous ne lui trouvez pas un chic fou ?

2. Etes-vous rancunière ?

— Ça, oui. Je n'oublie jamais le mal que l'on me fait... Mais je suis trop négligente pour chercher à me venger... S'embêter pendant des mois et des années à préparer, attendre sa revanche, moi je trouve ça fatigant... Si on me fait une crasse, je me contente de laisser tomber... Et puis, la plupart du temps, la vie se charge de tout remettre en place...

3. De quoi avez-vous peur ?

— Oh ! de la misère. Je déteste me priver... J'ai un tempérament particulièrement doué pour tirer de la vie son maximum de détresse morale... Puisque c'est mon lot, je veux bien être continuellement déçue, révoltée, impuissante, mais je ne veux pas être, par-dessus le marché, obligée de souffrir le froid, la faim et la misère... « Notez que je suis incapable de faire quelque chose pour éviter cette menace... L'argent me file entre les doigts. Je n'ai jamais l'idée d'en mettre de côté pour mes vieux jours... Vous n'êtes pas chic de m'obliger à penser à tout cela ; d'ordinaire je n'y réfléchis jamais... ou bien je me console en imaginant que je mourrai jeune... »

4. Combien avez-vous habituellement d'argent sur vous quand vous sortez ?

— Cent francs ! Je suis tellement dépensière que je n'emporte jamais plus par mesure de précaution... Seulement, j'ai mon carnet de chèques... Alors, vous comprenez... quelquefois, je me laisse tenter... Oh ! c'est si terrible d'être obligée de compter !...

5. Quelle est votre peinture de chaussures ?

— Vous allez rire, ça n'a pas l'air vrai, pourtant je chausse du 35 !...



Crac ! La panne d'électricité ! Mais Bernard Lancret est un garçon de ressource... Que se passe-t-il dans la charmanche tête d'Hélène Perrière ? Bernard Lancret ne le révèle pas.

humeur ou les événements. Quelque chose me pousse à me libérer ainsi de ce qui me tourmente... J'ai beaucoup écrit de poèmes quand j'étais mobilisé ; pendant la guerre j'ai même tenu un journal scrupuleusement quotidien de mes impressions de soldat. Si on peut le lire ? Jamais de la vie ! Personne au monde n'en prendra connaissance !

5. A quelle actrice trouvez-vous le plus de sex-appeal ?

Prudent, Bernard Lancret hésite, puis se décide à choisir... le gage ! Pour n'avoir voulu froisser personne, le jeune premier d'Hyménée dédicace trois photos aux abonnés ci-dessous :

Mme Jeanne Vibert, M. Bayaux, Mme Bert.

6. Croyez-vous aux diseuses de bonne aventure, aux fakirs ?

— ...Cela va vous paraître un peu bête, peut-être, mais j'y crois, et non seulement j'y crois mais encore je me livre moi-même à la pratique de la radiesthésie et aux tables tournantes !... Que voulez-vous, il y a des choses troublantes, et la dernière expérience qui m'est arrivée vous le prouvera.

« C'était au mois de juin 1940 ; je n'avais aucune nouvelle

Photos N. de Hergoli.



Comment ? Oh ! vous êtes très indiscret !

A la Chasse aux scénarii

CHEZ LES ÉDITEURS PARISIENS



Chez Denoël

Nous attendons avec une certaine impatience le dernier né de M. Denoël : *Les Arnaud*, de Jean Proal, qui nous a donné déjà *Tempête de Printemps* et *A hauteur d'homme*. Jean Proal, ainsi que Giono, est nourri d'espace, imprégné d'odeur d'herbes sèches, gorgé des vivifiantes essences balsamiques. Ils sont de même climat, l'un plus humain, l'autre plus lyrique... *Les Arnaud*, le dernier maillon d'une chaîne... de montagnes, puisque Jean Proal vient du pays situé entre le Verdon, l'Ubaye et la Durance, le pays qui n'est plus la Provence et pas encore les Alpes, entre l'olivier et le sapin, celui « où se rencontrent les deux terroirs, où se mêlent et s'affrontent deux races ». Il nous faut remonter aux sources de son œuvre pour mieux comprendre le dernier venu, qui nous arrive un peu comme une conclusion attendue :

Un jeune écrivain fait ses débuts avec un livre, *Tempête de Printemps*, qui nous séduit par des dons romanesques et par une émouvante et rare sincérité. *A hauteur d'homme* est la dramatique histoire d'un jeune garçon qui abandonne une existence paisible pour vivre dans la montagne, en braconnier aventureux. Créé par quelques hommes qui montaient à la bonne saison vers les pâturages, *Les Arnaud*, village gagné sur de maigres terres, ne peut nourrir ses habitants qui émigrent vers les vallées; un homme reste seul avec son jeune fils, lutte contre la montagne, contre les fontes de neige qui entraînent sa terre, contre les hommes qui veulent la faire traverser par une route,

et enfin demeure dans une dramatique solitude, au milieu de cette nature sauvage et inviolée, comme un défi.

Torrent, de Marianne Desmaret, prix Louis Barthou, II y aurait un joli film à faire, avec les paysages opposés du Transvaal et de la Suède et les caractères ennemis des deux héroïnes, également éprises du jeune docteur, l'une tendre, effacée, l'autre ardente, violente, entraînée par sa passion jusqu'au crime.

Rappelons que M. Denoël édite *La Foire aux femmes*, de notre confrère Gilbert Dupé, sur le Marais, que Jean Drévile va mettre en scène pour Universel Film. Un livre magnifique. Espérons que le cinéma ne réduira pas les proportions de ce récit de « Mariage », où l'on assiste, dans des paysages typiquement vendéens, à une intrigue forte, dépouillée, dramatique. L'héroïne, liée à sa terre par les fils d'une tradition millénaire, a une mort pathétique, qui amplifie de toute part la grande symphonie de l'océan. Nous qui nous souvenons encore des magnifiques et après images de la Brière, nous appelons de tous nos vœux la réussite de *La Foire aux femmes*, roman très français de la plus héroïque province de chez nous...

Chez Pigasse

M. Pigasse défend la cause des romans policiers et de la meilleure façon : il a envoyé cinquante mille bouquins du « Masque » à nos prisonniers ; chaque jour, il reçoit de nombreuses lettres de Stalags dans lesquelles des inconnus instruits de l'aubaine, « qu'on se le dise ! », envoient leur adresse et celle de quelques copains. « Il est absurde, nous dit M. Pigasse, de prétendre que les romans policiers soient immoraux ; c'est tout autre chose : c'est un jeu de l'esprit, analogue à celui des mots croisés. Qui a tué ? Vous avez les données du problème que vous devez résoudre par une gymnastique de l'esprit, en cultivant votre sens logique et déductif. Et ne croyez pas que ce soit tellement facile de construire un roman policier ; il y a une technique particulière et des lois qu'il faut respecter en ajoutant une fantaisie personnelle, un sens de l'humour dosés avec mesure. Nous avons de grands artistes du genre... »

A ce moment nous fûmes interrompus par un coup de téléphone qui apprenait à M. Pigasse que Continental Films venait d'acquiescer les droits d'adaptation de *L'Assassin habite au 21*, de Stanislas-André Steemann. Et nous avons échangé un sourire entendu, car, quand nous parlions d'artistes dans le genre, nous avions pensé à lui.

Parmi les livres susceptibles d'intéresser le cinéma, l'éditeur me signale *Le Testament de Basil Crook*, de Pierre Véry, qui a reçu le grand prix du roman d'aventure des éditions du « Masque » ; *L'Étrange volonté du professeur Lorrain*, un policier traité en roman psychologique ; *Denis Crawford a mal tourné*, dans le genre roman d'aventure, un sujet tout à fait cinématographique, avec du mouvement, de la verve, de l'imprévu et un découpage tout prêt.

En me quittant M. Pigasse, avec un bon sourire bien sympathique, ajouta : « N'oubliez pas de me rapporter les lettres de prisonniers que je vous confie, car ils n'auraient pas leurs bouquins ! »

CLAUDE-RÉNÉ BIERRE.

Insérer le long de postage

Kriegsgefangenen-sendung

Envoi aux prisonniers de guerre

An des Kriegsgefangenen

An prisonniers

Abresch

Expéditeur

Vorname Nachname

Non et prénom

Insérer le long de postage

Kriegsgefangenen

Envoi aux prisonniers

Gelegenheitsnummer

Stalag VII A

Legen Sie den Brief hier ein

Deutschland (Alemagna)

Insérer le long de postage

Instruction concernant l'expédition des colis postaux.

Les colis postaux et les petits paquets ne seront distribués qu'après qu'ils auront été vérifiés par les autorités militaires. Tous les paquets doivent être adressés à un prisonnier de guerre. Dans les paquets destinés à des prisonniers de guerre, il est formellement interdit d'envoyer des lettres et des télégrammes, ainsi que des journaux et des revues. Les lettres doivent être adressées à l'adresse indiquée sur le colis postal.

pour plus de détails voir nos carnets

La Rédaction de Ciné-Mondial a décidé de créer une nouvelle rubrique intitulée : « Scénarii », en liaison avec les éditeurs et les producteurs ; les uns nous adressent les livres susceptibles d'être adaptés à l'écran, les autres nous demandent de leur indiquer des sujets. Chaque semaine, vous trouverez dans nos colonnes, réduits en synopsis par nos services, les livres qui, après lecture, nous semblent devoir intéresser le cinéma. Pendant 12 semaines, lisez donc, dans « Ciné-Mondial » notre rubrique « Scénarii », qui vous permettra de prendre part à notre concours du « scénario 1942 », lequel sera réalisé par une grande maison de production. Aux termes de ce concours, vous nous indiquerez le scénario de votre choix, et quels artistes vous voyez dans les principaux rôles. Nous nous inspirerons de vos réponses pour décider de l'interprétation.

Ainsi nous aurons créé pour la première fois un véritable lien entre le cinéma et son public. Trop souvent, les producteurs auxquels nous reprochons le bas niveau de leurs films nous font cette réponse : « Le public n'aime que les grosses farces, il boude les films de qualité. Un film est avant tout une affaire commerciale ; ce n'est pas à nous qu'il doit plaire, c'est à eux ! »

Le public, lui se plaint, de la médiocrité de la production. Aucune tentative pour régler ce différend basé sur une méconnaissance réciproque.

Eduquons le public en l'obligeant à « penser » cinéma. Et devions à la production les besoins et les aspirations de leurs spectateurs. Dans cette atmosphère purifiée, au travail ! Chacun devant ses responsabilités.

LA RÉDACTION.



Ah ! si je pouvais devenir une nouvelle Yvette Lebon !



Voyons un peu, quels sont les films que l'on tourne ?



Voici ma photo, M. l'impresario, croyez-vous que j'aie des chances ? Un moment critique. Nous voici au studio, où serons-nous engagées ?



Faire du Cinéma

DEVENIR vedette ! Tels sont les vœux les plus chers de maints jeunes gens, de nombreuses jeunes filles. Avant la guerre, les agences et les studios étaient assésés par des nuées de solliciteurs, de quémandeurs qui, importunément sans vergogne imprésarios et régisseurs, demandaient à défaut d'un petit rôle, un simple cachet de figuration.

Mais parmi tout ce monde combien y en a-t-il qui ont réussi ? Combien sont arrivés à se faire un nom, si modeste soit-il ? Pour une Viviane Romance qui a été figurante, pour une Corinne Luchaire qui a eu, elle aussi, à débiter comme « extra », nombreux sont ceux restés dans l'oubli. Ils sont demeurés dans l'immense cohorte des pauvres types en quête d'un cachet, qui, vivant en joignant difficilement les deux bouts, attendaient, durant de longs jours, le pneumatique de convocation qui se faisait trop rare.

Aujourd'hui, alors que le cinéma s'organise, y a-t-il quelque chose de changé ?

Les réponses que nous ont faites les personnalités interrogées sur ce sujet sont des plus réconfortantes. En ce qui concerne la figuration, des réformes judicieuses ont été apportées et une réglementation, qui était nécessaire, imposée.

Il reste encore à faire. Espérons que l'on ne s'arrêtera pas en si bon chemin ; ce qui est prévu, désirable, doit être appliqué sans tarder.

Vous qui désirez faire du cinéma, vous vous demandez si l'aventure mérite d'être tentée.

« Que faut-il faire ? » Car, bien entendu, vous êtes certain de remplir toutes les conditions nécessaires. Vous êtes prêt à faire tout ce qu'on pourrait exiger de vous, vous êtes convaincu d'avoir beaucoup de talent.

Alors, allez-y résolument. Tentez votre chance. Ecoutez les conseils de vos aînés, des gens du métier qui, peut-être, vous heurteront avec leur franchise brutale. Suivez des cours afin d'apprendre encore, car on ne sait jamais trop et, ensuite, présentez-vous chez les producteurs. Voyez les agences qui, devant en vous les possibilités d'une nouvelle étoile, vous aideront à faire vos premières démarches.

Impresario de plusieurs vedettes, parmi lesquelles Pierre Fresnaye, Yvonne Printemps, Pierre-Richard Willm et Edwige Fenech, JEAN DEVALDE, à qui nous avons posé cette question, nous a dit :

« Les artistes dont je m'occupe, j'ai cette chance, sont tous des vedettes, jouissant depuis plusieurs années d'une très grande popularité. Ils m'occupent du matin au soir, si bien que je ne peux me consacrer, comme je le voudrais, à de jeunes espoirs. Seulement si l'on regarde autour de soi, si l'on passe en revue les derniers films, on sera surpris de voir combien nombreux sont les jeunes qui ont périé. Jamais encore on n'avait tant fait de films jeunes, d'atmosphère juvénile. Les producteurs, il convient de le signaler, montant 100% de bonne volonté, profitent pour orienter le ton des scénarios vers les jeunes. Dans *Premier rendez-vous*, il y avait beaucoup de jeunes. Dans *Jours heureux*, aux côtés de Pierre-Richard Willm et de Juliette Faber, on a confié deux rôles importants à deux inconnues : Monique Thibault et Jeannine Viennot. Pour *La Maison des Sept Jeunes Filles*, on vient d'engager Josette Daye, Jacqueline Bou-

Pseudonyme : Régine Morisset

Nom et Prénoms : Régine Morisset

Adresse : 82, rue La Fontaine

Nationalité : Française

Date et lieu de naissance : 16 Janvier 1920, Paris

Taille : 1,65 m. Mannequin : 472

Silhouette et détails particuliers : Yeux : Bleu. Cheveux : Blond.

Emploi ou spécialité : Artiste de Complément

Gardiens : Robert Soria, René Morel, Jeanne Claire et Jean (stag)

Sports pratiqués : Natation, Tennis, Danse : modane.

Langues parlées : un peu Allemand

Différences de Cinéma : Grenier, Kinky, Vieux, Scènes de farces de Herculès et Co.

Autres références :

Carte professionnelle N° 02.165

PF, N.S., Cath.

Date d'inscription :

Une des nombreuses fiches de l'Agence Officielle du Spectacle qui sont soigneusement mises à jour par un département spécial.



vier, Marianne Hardy et Geneviève Beau. Pour *Les Inconnus dans la Maison*, le prochain film d'Henri Decoin, on a fait appel à un débutant, Gelin, pour tenir un rôle important aux côtés de Rainau.

Aujourd'hui, les jeunes ont une chance exceptionnelle. Evidemment, il faut y aller doucement, mais actuellement les jeunes ont toutes les chances de réussir.

M. TRIVES, autre impresario qui s'occupe notamment de Mireille Balin et de Tino Rossi, est du même avis.

« Il faut remercier les producteurs qui, actuellement, font des sacrifices énormes pour découvrir de nouveaux talents. Jamais, encore, les jeunes et les autres, c'est-à-dire ceux qui ont vraiment une possibilité, des capacités, n'ont eu autant d'occasion de montrer ce dont ils étaient capables. La mode est aux films de jeunesse ; il est donc normal de voir, en ce moment, surgir de nouveaux espoirs. Louis Jourdan a été révélé par *Premier rendez-vous* ; Simone Valère, qui a fait au théâtre d'excellents débuts chez Jacques Hébertot, vient de tourner un rôle important dans *Mamzelle Bonaparte*, aux côtés de Raymond Rouleau et d'Edwige Feuillère. Ses débuts cinématographiques ont été des plus satisfaisants puisqu'on se la dispute, actuellement, pour plusieurs films en cours de préparation.

Il faut se réjouir de cet état de choses. Au cours de ces dernières années, on ne songeait qu'aux artistes ayant déjà un nom et, cela, pour des raisons strictement commerciales. Aujourd'hui, moins de combinaison, moins de brocage. Il y a donc quelque chose de changé dans le royaume du film. Des tentatives téméraires, audacieuses sont entreprises. Les résultats obtenus doivent inciter à persévérer. Oui, il faut continuer.

Un nouvel organisme, l'Agence Officielle du Spectacle, qui dépend de l'Office Régional du Travail, s'occupe de tout ce qui concerne la figuration cinématographique. Vous qui voulez tenter votre chance par ce moyen, faites votre profit des intéressantes déclarations que nous a faites une personnalité dirigeante de cette organisation.

« La figuration de cinéma a été l'objet de sérieuses réformes qui étaient, disons-le, impérieusement nécessaires. Trop d'inutiles, trop de gens douteux encombraient les studios et se paraient du titre de figurants pour exercer souvent des métiers peu recommandables.

Aujourd'hui, n'est pas figurant qui veut. Des conditions sont imposées. Il faut s'y conformer scrupuleusement. Ces conditions, les voici :

Il faut, tout d'abord, être inscrit au Groupement corporatif,

Lorsque les figurants sont inscrits au Groupement corporatif, ils sont autorisés à venir ici, à l'Agence Officielle du Spectacle. Les débutants sont alors considérés comme stagiaires et si, par la suite, ils donnent des résultats satisfaisants, ils deviennent acteurs de complément et petits rôles.

L'Agence Officielle du Spectacle est une garantie pour le producteur, qui est certain d'y trouver une figuration sérieuse, pouvant répondre à toutes les conditions demandées ; pour le figurant, qui ne se verra engagé que pour des affaires sérieuses sans avoir à craindre, comme autrefois, de tomber entre les mains d'intermédiaires combinards.

Les prix de la figuration sont réglementés. Chaque cachet est intégralement versé à celui auquel il est dû, moins 5 francs qui sont inscrits aux assurances sociales, à moins que le figurant puisse justifier qu'il gagne plus de 30.000 francs par an.

L'A. O. S. a, dans ses bureaux, un service de renseignements, de fiches soigneusement mises à jour, que peuvent, lorsqu'ils le désirent, consulter les metteurs en scène et les régisseurs de films. Il arrive, parfois, qu'au 27, place de la Madeleine des producteurs se fassent présenter des figurants dont ils font, eux-mêmes, une sélection et auxquels ils confieront, le cas échéant des petits rôles.

Qui sait, peut-être découvriront-ils parmi eux de nouvelles vedettes !

Ces quelques réponses sont des plus réconfortantes. Ainsi, le cinéma n'est plus la pétaudière d'autrefois. Les jeunes artistes peuvent percer. Les milieux de figuration sont devenus ce qu'ils auraient dû toujours être, c'est-à-dire un groupement d'artistes probes, consciencieux, agissant entre eux en camarades.

Le cinéma français, ainsi amélioré, va pouvoir prendre un nouvel et magnifique essor. GERMAIN FONTENELLE.

Vous faites l'affaire, Mademoiselle, allez vous faire maquiller !

Vous avez le visage de Zarah Leander, nous allons étudier votre maquillage.

(Photos N. de Morgoli.)



Zarah Leander prête au personnage de Marie Stuart son grave et beau visage...

Marie Stuart

secrétaire et son conseiller et que les Ecossais appelaient « le joueur de mandoline », elle accorda sa main à Henri Darnley qui l'aimait au point de trahir, pour elle, la reine Elisabeth d'Angleterre, la « reine sans homme », qui l'avait envoyé en mission auprès de Marie d'Ecosse. La légèreté, la frivolité de son mari, fat et vaniteux, de son mari devenu « roi consort », devaient lui permettre de conserver la direction des affaires de l'Etat. Bientôt un enfant naissait, le futur Jacques I^{er}, qui venait remplir de joie le cœur de sa royale maman et lui faire oublier ses nombreux soucis de souveraine.

Mais Bothwell, redevenu libre et marié, ne restait pas inactif. Le mouvement qu'il préparait prenait forme et un soir, un soir tendre et doux d'Ecosse, un soir que Marie Stuart écoutait les chansons de Riccio, entourée de son favori Olivier et de ses quatre jolies Marie, la révolution éclata avec la complicité de Henry Darnley, qui irritait le pouvoir de Riccio. Bothwell envahit le palais à la tête de ses troupes. David Riccio fut assassiné et la reine dut se soumettre à Bothwell, qui s'empara du pouvoir en même temps que du cœur de la pauvre Marie Stuart, vaincue d'avance.

Elisabeth, reine d'Angleterre, suivait avec beaucoup d'attention les graves événements, plus souvent malheureux qu'heureux, qui secouaient le royaume voisin et ébranlaient le trône de Marie.

Ainsi déléguait-elle ambassadeur sur ambassadeur à la cour d'Ecosse afin d'y semer la haine et la révolte.

Bothwell, l'ambitieux, le cruel Bothwell, prêtait d'ailleurs le flanc aux attaques dont il était l'objet. Ayant sacrifié Riccio et Jeanne Gordon, sa femme, à son ambition, il voulait aussi prendre la place de Henry Darnley auprès de la reine.

Le pauvre roi, malade, torturé de peur, hideux, le visage ravagé par la petite vérole, avait lui la présence de son rival et se soignait loin de sa femme, se torturant sur son lit et remémorant son amour déçu.

C'est à Marie que Bothwell demanda d'aller chercher Henry et de le ramener auprès d'eux. La reine d'Ecosse, meurtrie par tous les événements, se rebella, mais son amour pour son infernal amant assurait sa faiblesse et, vaincue, elle accepta l'odieuse mission que l'on exigeait de son amour. Elle se rendit auprès d'Henry qui l'attendait désespérément et lui joua l'infâme comédie qui allait le conduire, plus malade que jamais, dans un château qui, un soir, un soir terrible, sauta, l'ensevelissant sous ses ruines.

Pendant ce temps, Elizabeth s'assurait la complicité de lord Jacob Stuart, frère de Marie, à qui elle promit l'Ecosse. Comme son chancelier s'inquiétait de cette promesse :

— J'ai promis à lord Jacob, dit-elle, qu'il serait régent d'Ecosse, je ne lui ai pas promis qu'il le resterait.

Lord Jacob avait toujours été hostile à sa sœur. Les crimes de Bothwell le révolutionnaire, il accepta l'armée que la reine d'Angleterre mettait à sa disposition.

Il arriva à Edimbourg, à la tête de ses Anglais, le jour même où Marie Stuart offrait la couronne d'Ecosse à Bothwell, lequel reniait sa foi pour se convertir à un catholicisme qui lui assurait la rupture de son premier mariage.

Il ne fut pas roi longtemps. Au sortir de l'Église, lord Jacob s'empara de lui et, quelques instants plus tard, attaché à la queue d'un cheval lancé au galop, Bothwell expiait une longue suite de crimes.

Marie Stuart devait expier sa faiblesse de façon plus cruelle encore. Ayant demandé l'hospitalité à la cour d'Angleterre, Elisabeth la cruelle, l'envieuse, l'insensible, la retint prisonnière et, après l'avoir fait passer en jugement, la fit exécuter à la hache à l'aube du 8 février 1587. Ainsi assourdit-elle sa haine pour la plus charmante des reines, la plus romanesque et des souveraines, celle dont elle enviait la beauté, la séduction et l'amour qu'elle savait inspirer.

JIMMY VANCE.

Lord Bothwell a trouvé en Willy Birgel un remarquable interprète.



Il n'y a qu'à laisser parler l'Histoire pour que l'émotion emplisse les cœurs. La vie est un grand auteur qui sait construire un scénario. Celle de Marie Stuart, âme sensible, cœur vulnérable qui sème l'amour et ne récolte que la haine, est une des plus douloureuses histoires qui se puissent conter. Le metteur en scène Carl Froelich en a fait un film, un grand et beau film, d'une émotion immense et d'un rare attachement, un film qui déchire le cœur du public en même temps que celui de cette reine charmante qui ne savait pas qu'en politique, la bonté est une faiblesse et qui mourut de n'avoir pas su, de n'avoir pas voulu se faire craindre. Son meilleur atout est, sans doute, de bénéficier de la séduction, du beau visage émouvant, du talent incomparable de Zarah Leander. Zarah Leander aime et souffre en reine. Elle effleure son rôle de façon royale, mais sa discrétion même est une force qui lui permet d'affirmer profondément ses sentiments sans avoir l'air d'y toucher et sans rien perdre de sa dignité souveraine. La mise en scène de Carl Froelich est digne d'une telle interprète. Elle est l'autre grande vedette du film, vedette aux mille aspects, déroulant une magnifique suite d'images que la lumière et l'ombre — l'ombre surtout — brûnent et gravent puissamment. Les décors et même certains extérieurs évoquent admirablement l'âme de cette Ecosse âpre, dure, farouche, fruste, qui ne fut pas touchée par la grâce d'une aussi tendre reine. La distribution fait le reste et Willy Birgel, qui campe un étonnant Bothwell haut en audace, en impertinence et en force tranquille, Maria Koppenhofer, Lotte Koch, Axel von Ambesser, Friedrich Benfer, Will Quadflieg, Walter Sussenguth forment autour de Zarah Leander une garde de la plus brillante qualité.

SCENARIO :

— Je fais le serment de donner à l'Ecosse un roi écossais. Par ce serment, Marie Stuart pensait mettre fin à l'hostilité des lords à son égard. Elle n'avait pas craint de se rendre sur le lieu même où ses nobles adversaires travaillaient à lui faire perdre sa couronne et à affronter leur mécontentement. Elle les avait surpris en pleine conspiration. Les ayant rassurés par le serment qui l'obligeait à se remarier, Marie Stuart, veuve de François II, roi de France, monta dans son carrosse et se rendit dans la prison de Bothwell. Elle allait tout simplement lui offrir la couronne d'Ecosse. Pourtant, Bothwell n'avait pas été tendre pour elle. Le fourbe avait de l'audace. Dès le premier jour, il refusa de s'incliner devant sa reine, de se soumettre à une femme. Insolent, mais fier, il la narguait, il la défiait, et Marie avait été obligée de le faire arrêter par sa garde le jour où, la prenant dans ses bras, il avait tenté de l'embrasser. Et c'est elle, à présent, qui volait vers lui, heureuse de le faire roi, heureuse de lui donner son cœur et de se réconcilier, en même temps, avec ce peuple écossais qu'elle aimait et dont elle voulait se faire aimer. Mais lorsqu'elle arriva dans la cage, l'oiseau s'était envolé. Marie, devant les ruines de son plan, mesurait tout à coup la force de son amour pour celui qui avait eu le courage de s'opposer à ses volontés, Bothwell convolait en justes noces avec Jeanne Gordon, la même Jeanne Gordon qui avait voué une haine implacable à Marie Stuart. Marie, désespérée, dut cependant prendre une décision. Elle avait promis un roi à la noblesse d'Ecosse. Il fallait le lui donner. Sur le conseil de David Riccio, jeune italien qui était à la fois son

Une scène émouvante... Marie Stuart prie en attendant la mort.



Detlev avait appris avec peine le suicide de la Corvelli, mais l'oubli venu, il pourra épouser enfin la petite Louise...

Vous ne savez donc pas, madame, dit Louise, que Detlev a perdu sa femme ? Ah ! il était donc à ce point attaché à sa femme ? — Je le crois... Je vous en prie, madame, si vous parlez à Detlev ou à sa mère, ne faites aucune allusion à cette mort. Les circonstances qui l'accompagnèrent furent si douloureuses... — Ah ! comment cela ? — Elle a mis fin à ses jours parce que... parce que... L'étrangère vint à son aide : — Parce qu'elle en avait assez de la vie ? — Non pas, madame ! Mais parce qu'elle était en relations avec un autre homme, et que cet autre était un vilain homme, un escroc... Il a fallu que Detlev apprenne tout cela par la police... Vous ne vous imaginez pas ce qu'il a souffert ! — Et maintenant, souffre-t-il encore ? — Heureusement, il commence à oublier ! — Je comprends, fait l'étrangère, songeuse. Parfaitement... A quoi bon rouvrir des blessures ? Louise disparaît.

L'étrangère, une épaisse voilette rabattue sur son visage, attend dans le vestibule. D'orte, une grosse servante aux joues rondes et roses, vient la regarder curieusement, comme on regarde... — Madame vient peut-être de loin ? s'inquiète-t-elle enfin. Elle est peut-être fatiguée ? Sans l'écouter, l'étrangère demande : — La demoiselle que je viens de voir, y a-t-il longtemps qu'elle est ici ? — Depuis toujours, madame. La défunte épouse de M. le Baron, nous ne l'avons pas seulement aperçue. Mais mademoiselle Louise est ici depuis son enfance. Et pendant l'absence de M. le Baron, c'est elle qui a fait marcher la maison... que c'en était un plaisir ! — Est-ce une parente du baron ? — Une cousine assez éloignée. Mais nous espérons tous, ici, que la parenté deviendra beaucoup plus proche, un de ces quatre matins. Pour l'instant, la famille est encore en deuil. Lorsque le deuil sera fini, nous espérons ferme que notre maître et Mlle Louise convoleront en justes noces... Louise revient, apportant un plateau. — Avec le thé, crie-t-elle gaiement, vous goûterez nos galettes au miel ! Detlev m'a dit qu'elles valaient les meilleures pâtisseries de Berlin et de Vienne ! — Non, merci, mademoiselle, refuse l'étrangère. Je m'en vais. Je suis pressée. On m'attend loin d'ici, dans un autre château. Vous direz à Detlev... au baron... et puis non, ne lui dites rien ! Ne lui dites même pas que je suis passée ! Considérons cette visite comme non avenue, voulez-vous ? L'étrangère, franchissant le seuil de la porte, et comme si elle se parlait à elle-même : — Je ne suis qu'une ombre qui passe !

Au premier relais, une grosse Italienne, aux cheveux huileux, attend la voyageuse. — O mia bella, mia carissima ! glousse-t-elle. Comme tu m'as fait languir ! C'est raté, hein, ton voyage ? Je te le disais bien : tu n'es pas faite pour l'existence de famille, tu n'es pas faite pour les hommes ! Tu es faite pour l'art ! Vite, dépêchons-nous de regagner notre Italie natale : là-bas, tu recommenceras ta vie.

CHAPITRE X

LE SECRET DE BARBACCIA

Six ans... Six ans de revers, de cachets fiévreusement courus sur les petites scènes italiennes, de tournées qui faisaient faillite, d'impressions malhonnêtes, d'auberges vermineuses, de

trattorias où la soupe au fromage et le plat de pâtes valent cinq sous... Six ans de demi-succès, d'accommodements sordides, de démêlés avec des camarades de travail jaloux et stupides, d'articles mendés honteusement — pas pour elle, mais pour la réussite financière des spectacles — à de petits journalistes de province... Six ans de vie errante, des Alpes à la Sicile et des palmiers de San-Remo au port crasseux de Trieste... Pendant toute cette période, Barbaccia a été la vigilante gardienne du secret de Julietta. Ce secret, il est né à Vienne, un soir où l'émeute grondait dans les rues. Ce soir-là, à l'Opéra de la cour, on attendait l'illustre Antonia Corvelli pour commencer la représentation de *Sémiramis*. Les spectateurs s'impatientaient. Le directeur de l'Opéra était pâle : sa vedette ferait-elle faux-bond ? Dans les loges, on commentait fiévreusement l'événement du jour : la fuite du prince Metternich et la découverte d'un gigantesque scandale politico-financier dont le principal acteur, le comte Oginski, ancien amant d'Antonia Corvelli. « Antonia a peut-être fui avec lui, insinuaient les mauvaises langues. » C'est alors que, dans le bureau du directeur, une nouvelle éclata comme une bombe : Antonia Corvelli s'était suicidée ! Elle avait laissé une lettre annonçant qu'elle allait se jeter dans le Danube. Mais le directeur ne perdit pas la tête ! « Par suite d'un empêchement », annonça-t-il au public, « nous ne pouvons pas vous donner *Sémiramis* ce soir. Mais nous allons jouer *Bacchante*. » Et quelques instants plus tard, des flots de musique endormaient la curiosité des gens et balayaient leurs soucis. Quelques mois plus tard, dans le bureau d'un petit impresario italien, naissait Julietta, une quasi-débutante, qui voulait tenter sa chance dans les tournées d'Opéra.

Entre temps, Antonia, la fausse morte, avait tenté de rentrer dans la vie privée par la grande porte, par la porte qui s'était ouverte à elle le jour où elle avait épousé Detlev. Après s'être réfugiée en Suisse, dans le canton des Grisons et y avoir connu un charmant petit vicaire, Mutli, qui lui parlait de la vie de famille avec persuasion et lyrisme, elle avait entrepris le long voyage de Blossin. L'inconnue qui apparut à Louise, c'était elle. Vaine et douloureuse équipée ! La porte par où elle espérait rentrer dans la vie, elle l'avait trouvée close... Dès lors, il ne lui restait qu'une solution : travailler pour gagner sa vie et celle de la fidèle Barbaccia, travailler derrière un masque, inconnue, anonyme... Pendant six ans, Barbaccia a su préserver le secret de Julietta. L'interrogeait-on sur le passé de sa maîtresse ? Elle se dérobaît ou inventait des histoires. Un visage connu apparaissait-il sur leur chemin ? Elle trouvait toujours un moyen d'esquiver une rencontre fatale.

Pourtant ce soir, alors qu'elle chantait à Bergame, dans un théâtre de plein vent, un camarade des anciens jours, des années fastueuses, le ténor Thomaso Rezzi, l'a reconnue.

CHAPITRE XI

LE REVENANT

En 1854, Vienne est redevenue une ville calme. Les antagonistes de 48, les amateurs de sensations fortes, se retrouvent autour des tables de jeux. Tandis que les carillons des églises égrenent la marche paisible du temps, tandis que se mêlent harmonieusement l'or du ciel et celui du Danube, — tandis qu'un jeune Empereur de vingt-quatre ans, Fran-

Le Chemin de la Liberté

RÉCIT CINÉMATOGRAPHIQUE (7)
de JEAN VALROGER
d'après le film de ROLF HANSEN

DISTRIBUTION :

Antonia : Zarah Leander. Louise : Eva Immermann.
Detlev : Hans Stüve. Oginski : Siefried Breuer.

RESUME. — Detlev von Blossin a épousé, à Vienne, une célèbre cantatrice, la Corvelli. Malgré les supplications de son mari, elle ne peut se résoudre à abandonner la scène et ne tarde pas à renouer des relations avec le comte Oginski, son ancien amant, tandis que Detlev rentre seul au pays. C'est là qu'il apprend un jour que sa femme se serait suicidée à Vienne, peu de temps après l'arrestation d'Oginski accusé de détournement de fonds. Pourtant, des années plus tard, une voyageuse sonne à la grille du château...

Ainsi parle, à un de ses anciens amis, le comte Stephan Oginski. — Jouez, mon cher, répond cet ami. Et buvez ! *In vino veritas*... L'inspiration nous viendra en buvant et en jouant, pas autrement. A un homme comme vous, la prospection prudente, les règles logiques sont interdites. Mais en obéissant à sa nature, il peut peut-être trouver le salut... Et faire de grandes choses... (A suivre.)



Je ne suis qu'une ombre qui passe !

une petite fille a grandi : JANINÉ CHARRAT

souvent d'avoir été enfantin, se prêtent-ils à la joie ?
Je les préfère dans l'Adage qu'elle danse avec Roland Petit...
On devine que, plus tard, quand elle aura acquis l'alanguissement et la douceur d'une femme, ses halètements, ses tournoyantes prunelles, le secret abandon de son corps dans les bras, en feront une danseuse de passions...
Ce que confirme cette suite d'attitudes, tirées de fresques anciennes...
Tout de violet drapée, une croix d'or fixée au cœur..., elle mime le repentir...
Affolement... douleur... supplication... attente... Puis sournoises promesses...
Une curieuse danse, sans musique, rythmée par le flux et le reflux d'un poème de Baudelaire, que régla Serge Lifar, montre une compréhension et une intellectualité précoces.

Enfin, une danse d'esclave, où toute sa nervosité, sa jeunesse rageuse, sa ruse et sa faiblesse révoltée, se tendent et éclatent douloureusement, nous ont fait apparaître une véritable personnalité de danseuse.

Et peut-être... n'est-ce pas seulement une danseuse qui nous a été révélée, mais avant tout une comédienne... Janine Charrat a été Rose Souris avec talent... elle peut maintenant jouer autre chose que les enfants. Son visage aigu, ses yeux de renarde, sa bouche de vierge de Vinci, ses yeux d'orientale, se sont dépouillés des pâleurs, des sécheresses de l'âge ingrat...

Elle pourrait être une de ces étonnantes adolescentes, hésitant entre le bien et le mal, l'intelligence et la niaiserie, portant en elles un feu fatal qui peut s'épanouir en génie ou en péché...

Une de ces adolescentes que joua Jany Holt



Orientale étrange ou petite pénitente du 14^e siècle ?



Non, une danseuse qui peut être très classique.



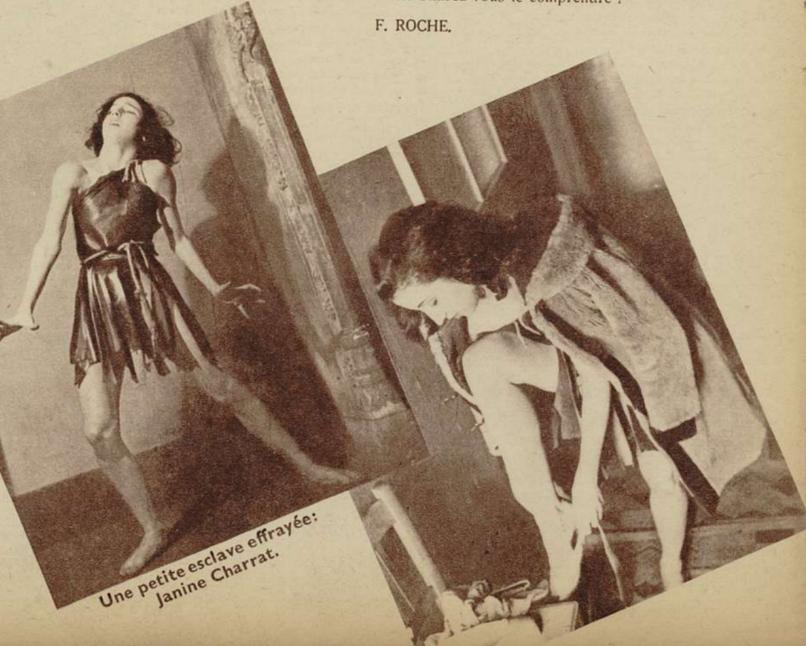
Une petite fille a grandi...
Ce pourrait être un titre de film...
C'est une réalité...
Vous souvenez-vous de cette fille pathétique et jalouse...
De ce « rats » d'Opéra passionné, rancunier, rusé, violent... dont la Mort du Cygne nous avait appris à connaître le visage...
Elle se nommait Janine Charrat...
Pendant quatre années, personne n'a entendu parler d'elle...
Elle s'est effacée... On ne l'a pas vue donner de récitals publics... on ne l'a pas remarquée aux cocktails d'inaugurations ou aux grandes premières...

Elle a été à l'école... elle a continué à apprendre la danse...
Ces années ont aminci son visage, allongé ses cheveux, adouci son corps sec...
Elle a aujourd'hui 17 ans...
Et ceux qui, jalousement, l'entourent, la préservent, fondent sur son intelligence, sa flamme, sa grâce un peu sauvage, les plus grands espoirs.

Janine Charrat a dansé la semaine dernière, pour les critiques, des danses qu'elle a réglées elle-même...
Car, depuis l'âge de 7 ans, avant d'avoir réellement commencé à apprendre la danse, elle était chorégraphe... et même s'essayait à écrire les musiques sur lesquelles elle danserait...
Oui... défions-nous des enfants prodiges... Mais quand ils gardent en eux ce miracle inquiétant, et le portent intact jusqu'au jour où l'on en accepte l'éclosion... Pourquoi pas ?...
Janine Charrat danse
Elle est joueuse de balle...
Son visage de petit animal, fin, à peine fardé, son corps qui se

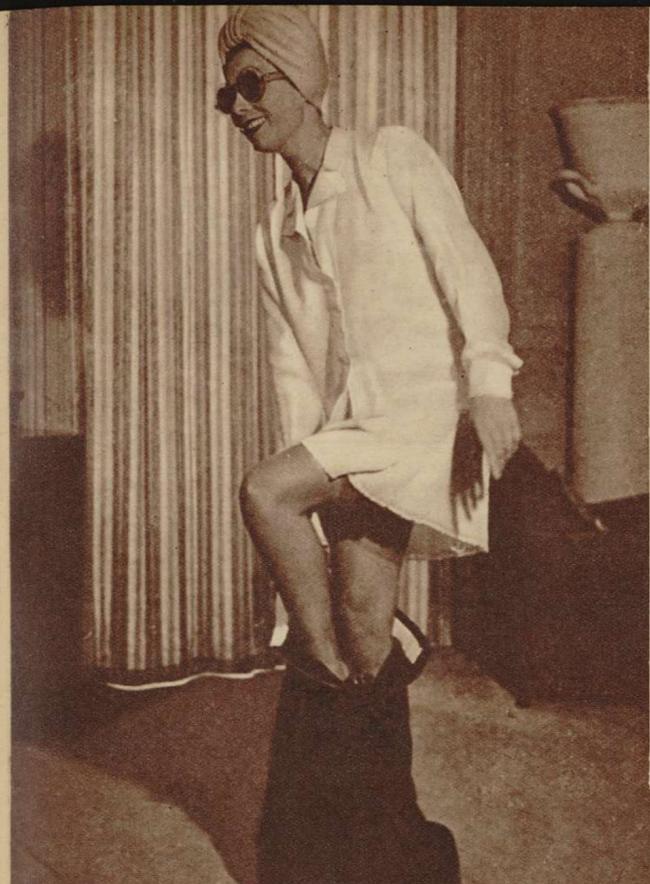


Janine Charrat est aussi sculpteur de talent : voici l'œuvre que lui inspira Serge Lifar dans Icare.



Une petite esclave effrayée : Janine Charrat.

F. ROCHE.



Les photographes sont des indiscrets... Mais nos lecteurs s'en plaindront-ils ?

VÊTIR une vedette pour un film est toujours un problème délicat, d'où une étroite collaboration entre le cinéaste et le couturier, d'autant plus nécessaire chez nous que Paris fut toujours la capitale de la mode, d'autant plus exigeante quand le film se déroule dans le monde de la couture... et que la vedette en est Arletty !

Ce qui est le cas, précisément, pour le film *Boléro*, dont Jean Boyer vient de commencer les prises de vues ! Depuis des semaines — et peut-être des mois — le contact était pris entre les producteurs et M. le couturier, magicien de la haute mode. Le scénario était étudié avec soin. Les dessinateurs avaient saisi leurs pincesaux... L'imagination créatrice entra en jeu. Planches et croquis s'entassaient dans les dossiers !

Aujourd'hui, c'est le grand jour des essayages. Dans le salon de la célèbre maison, tout un état-major s'est rassemblé pour examiner et discuter les toilettes qu'Arletty portera demain sous le feu des sunlights. Il y a là, autour de la vedette, le couturier, le dessinateur M. de Castillo, le metteur en scène Jean Boyer, Christian Stengel, directeur de production...

Malgré les lunettes noires qui nous cachent son visage, Arletty est semblable à elle-même. Elle a cette désinvolture, cet enjouement que vous lui connaissez, ce ton de voix pointu qui n'appartient qu'à elle et qui n'est pas seulement réservé, croyez-le, à ses partenaires...

C'est de la même façon qu'elle rappelle à son metteur en scène des souvenirs... des souvenirs de robes puisque, aujourd'hui, nous sommes dans la couture.

— Tu te rappelles, Jean, celle de l'église, dans *Circonstances atténuantes*... Ce que nous avons pu rire...

Tout en bavardant, on travaille. Arletty enfle des robes. La « première » épingle des manches, rajuste un pli. Le couturier soumet aux producteurs quelques dessins de déshabillés, des robes d'une élégance rare...

— Car toutes ces toilettes sont des créations spéciales pour le film. Il n'y aura pas un seul modèle, dans tout cela, nous confirme Jean Boyer. Il faut vous dire que *Boléro* se passe en grande partie dans le monde de la haute couture et qu'Arletty y joue le rôle d'une femme extravagante, un peu folle dont un grand couturier utilise la fantaisie pour lancer ses modèles les plus audacieux... Quel thème pour un couturier et pour son dessinateur, M. de Castillo ! Ils ont

Photos Piaz.

Enfin des Robes

pu donner cours à toutes les ressources de leur art sans cesser un instant d'être d'un goût parfait.

— Et quand on pense qu'Arletty a toujours joué les filles de faubourg ! s'exclame Jean Boyer.

— Alors, que c'est la femme la plus élégante qui soit, ajoute le couturier.

On en a ici une preuve éclatante. Aussi le rôle doit-il plaire à la vedette... « n'est-ce pas, Arlette ? » dit Jean Boyer.

— Oh ! je me moque un peu... du rôle... mais j'ai enfin des robes ! En période de prospérité, j'avais toujours des robes de « paumée », des toilettes de « quat' sous ». Maintenant, en période de restrictions, on me colle des robes de style, des déshabillés de luxe...

Après la robe du soir, c'est un fourreau de crêpe mat noir avec un collier de sequins d'or, qui met en valeur la ligne magnifique d'Arletty, et puis une robe de chambre en crêpe rayé noir et blanc... Arletty s'enthousiasme, réclame des approbations.

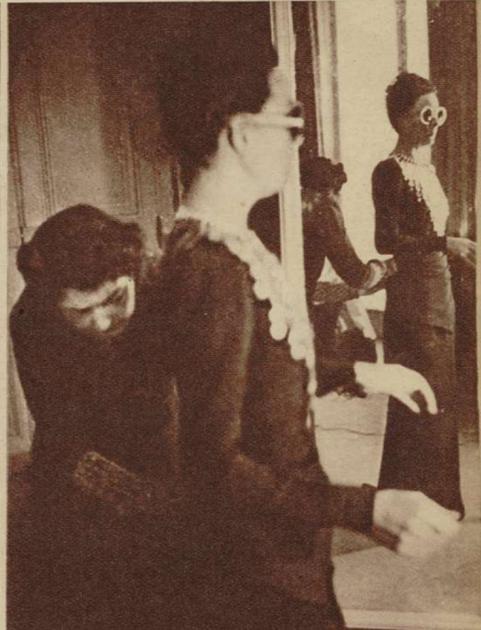
— Ça sera gentil, hein, Jean !... ce satin, c'est propre, c'est convenable, ça me plaît.

Enfin, *Boléro* nous révélera donc une Arletty nouvelle, une Arletty qui, pour n'être plus « fille de faubourg », ne manquera pas cependant de garder son entrain, son allant, d'être enfin ce que nous attendons qu'elle soit : Arletty...

MICHELINE SARMAIN.



Une robe en faille et dentelle rouge, Arletty apparaît enfin en grande dame... Grâce aux lunettes noires, elle voit ce que les couleurs "rendront" à l'écran...



Arletty va-t-elle jouer la scène des bijoux en Marguerite de "Faust" ? Non ! "Ce collier de sequins d'or sur un fourreau noir, quel effet ça fera, hein !..." dit Arletty.



...Des robes, mais aussi de somptueux déshabillés. Voici une robe de chambre en crêpe noir et blanc qu'Arletty portera dans "Boléro".



Le chapitre des manchons ou l'embaras du choix... Qui sait ? une solution au problème du vêtement pour les gens qui ne sont pas frileux !



Equilibre sur les mains...



Saut à la perche...



L'APPEL DU STADE

Quelques-unes des belles visions de beauté et de santé que le film « L'Appel du Stade » nous a montrées...

BULLETIN D'ABONNEMENT
le soussigné déclare souscrire un abonnement de...
CINÉ-MONDIAL, 88, Champs-Élysées

Le jeu des questions indiscrettes

(Suite de la page 11.)

BERNARD LANCRET

10. Quel travail manuel êtes-vous capable de faire ?

— Il y en a beaucoup. J'adore travailler de mes mains, je suis très bricoleur... Ains, quand j'ai pris mon appartement, j'ai tout installé moi-même...

11. Répondez-vous ponctuellement à votre courrier ?

— A celui de mes amis, oui... Quant à celui de ces demoiselles, j'y réponds toujours... mais avec lenteur...

JANY HOLT

« Si vous saviez : quand j'étais petite fille, cela m'impressionnait déjà à dix ans, je fus présentée à la reine Marie de Roumanie...

13. Vous maquillez-vous souvent en public ?

— Très souvent... Ce n'est pas bien, n'est-ce pas ? Mais après tout, c'est pour être plus jolie... J'ai constamment peur que quelque chose me « cloche » et puis surtout que mon rouge à lèvres ne sèche...

14. Que désirez-vous le plus de la vie ?

Cette fois encore, Jany Holt choisit le gage

Deux nouveaux films d'Edwige Feuillère

Après avoir terminé « La Duchesse de Lancéca », Edwige Feuillère tournera deux nouvelles productions pour les films Orange.

Un producteur devient metteur en scène

Roland Tucl, qui réalisa tant de films comme producteur — le dernier en date est « Le Pavillon brûlé » — va faire ses débuts dans la mise en scène.

Fernand Gravey, vedette de « La Nuit fantastique »

Prochainement, Marcel L'Herbier donnera le premier tour de manivelle de

« La Nuit fantastique », d'après un scénario original de Louis Chavance.

Fernand Gravey tournera le principal rôle. La vedette féminine n'est pas encore engagée.

Deux scénaristes font « La Foire aux Femmes »

Nos excellents confrères Pierre Véry et Pierre Ramelot, à qui l'on doit déjà « L'Enfer des Anges », se sont enfermés dans une petite maison de banlieue.

Voici, par ordre d'entrée en scène, la distribution de « La Fille du Jardinier ».

Charles Exbrayat, qui sera le prochain spectacle du Théâtre des Mathurins, que dirige MM. Marcel Herrand et Jean Marchat.

M. André Barsacq retient la date du jeudi 27 novembre en soirée.

Le premier spectacle de la soirée sera « La Fille du Jardinier », de Charles Exbrayat.

C'est le samedi 22 novembre, à 17 h. 30, à la fin de la matinée du théâtre de la Gaîté-Lyrique.

Le directeur de production René Montis s'accrochera, lui, solidement sur le plateau pour veiller à l'ascension de ce film vers les étoiles.

Les yeux de Paris

AUBERT-PATHE (38, bd des Italiens, Pro. 84-54). P. 12,45-23. Le jour se lève, avec Jean Gabin. BALZAC (136, Champs-Élysées, Ely. 52-70). P. 14,15-22,45. Fronton jeune et Risler aimé, avec Mireille Balin et Lorgy.

MAGIC (28, av. de la Motte-Picquet, Ség. 65-77). P. 14,45, 20,30, D. et F. 14. Jusqu'à 25 inclus : Bar du Sud. Du 26 au 2 déc. inclus : Miroir de la vie. MAINE (55 av. de Maine, Sul. 26-11). M. 14,30, 20,30, Din. P. 14,45, 20,30, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 55, 60, 65, 70, 75, 80, 85, 90, 95, 100. Jusqu'à 25 inclus : L'Enfer des Anges. Du 26 au 2 déc. inclus : Miroir de la vie.

Molière va faire... du cinéma

C'est un grandissime projet en panne depuis quatre ans.

D'un livre de Mme Dussane : « Un comédien nommé Molière », un scénario avait été tiré. Il fallait quatre millions pour le réaliser. C'était trop.

Aujourd'hui, l'Etat en donnerait dix. C'est beaucoup.

Seulement, ce sera un film de propagande.

Toutes les garanties sont prises. Le gouvernement a choisi son metteur en scène officiel et estampillé : M. Marcel L'Herbier.

On verra Molière amoureux, marié, animateur de théâtre, favori de Louis XIV.

L'acteur qui incarnera le grand auteur comique serait déjà choisi, mais le plus grand secret est observé.

MAURICE CHEVALIER

a écrit un scénario qu'il destine à...

MAURICE CHEVALIER

En dépit de ses multiples occupations — il n'y a pas de son métier, dit-on fort justement — Maurice Chevalier en personne a trouvé le temps, prélevant une heure par-ci et une heure par-là, d'écrire un scénario qu'il destine tout naturellement à Maurice Chevalier.

Un thème banal, une histoire ultra-simplifiée, et voilà tout ce que nous offre ce promoteur « Autobus de midi » (c'est le titre du film).

Maurice Chevalier jouera le rôle d'un receveur sentimental et foncièrement bon. Il y sera d'autant plus à l'aise que, dans la vie quotidienne, notre Maurice en question exerce pléinement cette fonction de receveur des T. C. R. P.

Voilà donc le fin mot de l'aventure : Ces deux catholiques, Maurice Chevalier et son club de cinéastes amateurs. Ils possèdent une caméra et, avant la guerre, tournèrent de nombreuses bandes de 16 mm.

Espérons qu'il leur sera possible de réaliser leur « Autobus de midi » et qu'il ce film, Maurice, le vrai, l'unique, accordera amicalement et... familièrement, son soutien paternel à...

PREMIER TOUR DE MANIVELLE DE « CROISIÈRES SIDÉRALES »

Mercredi 12 novembre, le metteur en scène André Zwozoda a donné aux studios Tobis à Epinay le premier tour de manivelle de « Croisières sidérales » qui s'annonce comme une des plus importantes productions de l'année 1941-1942.

Le scénario du film est de Pierre Bost et André Zwozoda, dialogues de Pierre Bost.

Le premier décor, tourné dans un remarquable décor d'été à Henri Mahé, se trouvait être — chose rare au cinéma — la première du film.

Au milieu de ce groupe, un garçon de laboratoire se trahit : Carotte tandis que Robert Amoux lâche ses épreuves tout pour jolies ses applaudissements à ceux des savants.

Un film amusant, reposant sur des données scientifiques sérieuses, voilà ce que sera « Croisières Sidérales » dont l'action se passe à des milliers de kilomètres au-dessus de la terre dans les espaces interstellaires que photographie le chef opérateur Isard.

Le directeur de production René Montis s'accrochera, lui, solidement sur le plateau pour veiller à l'ascension de ce film vers les étoiles...

Notre Courrier

ANTOINETTE... DE COLOMBES. — Quel est l'acteur qui interprétait le rôle du fils du tsar Paul de Russie dans le film « Le Patriote » ? C'est Gérard Landry. Présentez-vous au 104, Champs-Élysées avec deux photos. Pour le concours des 7 jeunes filles, il suffirait de remettre à la production votre photo et un petit questionnaire...

TOUTJOURS SOURIRE. — Mais oui, avec plaisir. Envoyez-moi la liste de vos acteurs préférés, donnez-moi vos nom et adresse et je vous fournirai tous renseignements directement. Bravo pour le choix de votre pseudonyme, il respire l'optimisme !

MARC A. B. — L'acteur Jean Brochard est Martals. Vous pouvez m'envoyer votre demande de photo dédiée sous double enveloppe timbrée, que je ferai parvenir à Edith Piaf.

FIDÈLES LECTRICES EN SANA. — 1° Gaby Morlay et Victor Francen sont les principaux interprètes du film « L'Amour, 2° Envoyez-moi, sous double enveloppe timbrée, la lettre que vous destinez à Jean Marais.

C. M. AIMANT LE CINEMA. — J'ai transmis vos lettres à Viviane Romance et Micheline Presle. L'adresse de Roger Duchesne genre « prince charmant » saura bien vous découvrir sans qu'il soit besoin que je m'en mêle en quoi que ce soit.



René DARY revient à Paris

René Dary, la révélation du Révolté est de retour parmi nous. Il sera le principal interprète du « Chemin du cœur », sur lequel il écrit également de nombreux scénarios.

Fidèle à ses habitudes, il avait choisi un sujet éprouvé. Mais, on le voit, ces sujets-là ne sont pas toujours de tout repos.

RAIMU FAIT DE L'AUTORITÉ

Raimu va tourner à Paris. Le film s'appellera « Mon père autoritaire ». On ne sait rien de plus, mais le titre dit assez que le prestigieux acteur sera à son affaire.

LE COIN DU FIGURANT

Cette semaine, AU STUDIO : BILLANCOURT. Symphonie fantastique. Réal. : C. Jaque. Régie : Melchior-Continental. PHOTOSONOR. Mlle Sving. Réal. : R. Pottier. Régie : Leclerc-S.U.F. FRANÇOEUR. Boléro. Réal. : J. Boyer. Dir. de production : C. Stengel-Parthé. EPINAY. Croisières sidérales. Réal. : Zwozoda. Régie : Hérol-Industrie Cinématographique. BUTTES-CMAUMONT. La Duchesse de Lancéca. Réal. : de Baroncelli. Régie : Brachet-S.O.F.R.O.R. LA GARENNE. Le Mousillon. Réal. : J. Gourguet. Régie : Coudré-S.E.L.L.B. ON PREPARE : Vie privée. Réal. : G. Ch. Elysées. Régie : F. Tammère. Réal. : Fescourt. Cette production rentre en studio vers le 1er décembre.

LE NOUVEAU FILM

La Duchesse de Lancéca. — Production S.O. F.R.O.R. 37, av. George-V. Réal. : J. de Baroncelli, assisté de Marilly et Barriat. Opérateur : Matras. Décorateur : Piménil. Régie : Brachet. Photographes : Gravat, Script : A. Felix. Acteurs : Edwige Feuillère, P.-R. Willm, Aimé Clariot de la C.F., Catherine Fonteyn de la C.F., Lise Delamarre de la C.F., Elmire Vautier, Danielle Reyner, Hélène Constant, la révélatrice « Pension Jona », Irène Bonheur, et une nouvelle venue que l'on dit aussi belle que le jour : Dorothée Luce. L'ÉCHOTIER DE SEMAINE.

A l'occasion de « VALET MAÎTRE », le Dr Diedrich et M. Galey parlent de l'avenir du cinéma français

A l'occasion de la sortie du « Valet Maître », les producteurs, à l'issue de la présentation de leur film, ont organisé une manifestation de presse à laquelle assistaient MM. les docteurs Diedrich, son assistant le docteur Hoeschlaeger, Jean Luchoire, président du Groupement Corporel de la Presse ; Galey, commissaire du gouvernement au cinéma, et M. Ribedeaux-Dumas, représentant de la C.O.I.C. M. Tromichel, administrateur de la S.P.C., a pris la parole d'abord pour remercier la Presse du soutien qu'elle lui a apporté pendant la réalisation de son film, ensuite pour exposer les programmes de sa future production.

TOUS LES
VENDREDIS

Ciné-

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 16. — 21 NOVEMBRE 1941.

4^F



CHRISTINA SONDERBAUM...
Elle a l'air d'une enfant et
c'est une grande artiste... Elle
est vedette du " Juif Süß " et
de " Cœur immortel "...

(Photo Tobis-Cinéma.)